

Jean Lahougue

LE REGARD
(roman)

Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie

(Vers dorés)

Tout est vrai, j'en jurerais, des sentiments et des faits dont j'entreprends aujourd'hui le récit. De prime abord, pourtant, la prétention est absurde. De prime abord, ce qu'on entend par *sentiment* n'est guère nommable, et l'on appellera pure vérité ce qui n'en est que l'écume consciente - par commodité pour ne pas dire: par aveuglement. Sauf cette naïveté l'idée du récit véridique n'est qu'imposture. Par ailleurs, mon regard n'offrant aucune ga-rantie de lucidité particulière, il n'y aurait rien que d'assez naturel à le tenir pour suspect. Je ne sais que trop tout cela...

Une difficulté plus anecdotique pourrait même à elle seule vouer l'entreprise à l'échec. L'évènement dont tout procéda fut si bref, si insaisissable à vrai dire, qu'il ne me semble d'autre moyen d'en témoigner que de tout décrire autour de lui, sans rien négliger, comme on agglutinerait jusqu'aux brindilles à portée pour faire barrage à l'eau qui s'écoule. Non seulement les événements proches, les détails les plus anodins du cadre où il s'inscrivit, aussi tout ce qu'il sut me remettre en mémoire d'épisodes plus anciens dont je me persuadais après coup qu'ils auraient bien pu l'annoncer, le déterminer, le vouloir... Mais comment ne rien négliger de tout ce qui fut vécu ?

Un jour où je m'ouvrais à lui de ce projet, Philippe (mon ami Philippe dont le rôle ici fut capital) n'a pas manqué de me mettre en garde. C'était bien sûr avec ce mélange de colère et de causticité qui lui est familier lorsque, selon son mot, je *déborde* : « On ne passe pas sa vie autour d'un mirage !... » Et de me délivrer cette ordonnance définitive: « Ton histoire, tu l'enterres sans croix ni marbre. Tu

ratisses au-dessus pour effacer les traces. Tu attends que l'herbe repousse ! »

J'avais souri. Philippe n'avait pas tort.

Mais aujourd'hui que ses mots résonnent en moi si étrangement, je ne peux m'empêcher de penser qu'écrire *autour* est aussi la meilleure façon d'enterrer les histoires.

*

* *

Le début de la mienne est assez banal. Toute ma vie d'alors, il est vrai, ne l'était pas moins. Elle consistait à hanter bi- bliothèques et amphis - accessoirement à insérer des petites an- nonces dans les journaux... Un séjour dans le corps enseignant ne m'avait laissé aucun regret. Je profitais même du répit pour tra- vailler à cette thèse sur les avatars du récit que je désespérais de jamais conclure, ignorant qu'un jour je destinerais à L une relation de sa descente sur terre (puisque tel est le sens originel de l'*avatar*) non moins fluctuante et inaboutie. Ma seule famille était mon père, qui perdait peu à peu la mémoire. J'aimais Brice et vivais chez elle, place des Fêtes. Sans doute me serais-je satisfait de tout cela si les thèses d'état permettaient de vivre.

Philippe travaillait pour sa part dans une agence de tourisme. Son aisance naturelle et sa maîtrise des langues lui avaient ouvert, assez nonchalamment, ce *métier de contacts*. Il sillonnait Paris et ses abords. Du moins pour ce que j'en savais : Philippe occultait volontiers l'aspect laborieux de son existence...

Pour ne pas moi-même dissimuler l'une de nos plus chères différences, le sujet de conversation qu'il privilégiait le plus volontiers en ma présence était autrement frivole. J'imagine que j'étais à ses yeux, jusqu'à l'épure, l'un de ces êtres effacés que fascinent sans difficulté les aventures amoureuses des moins timides. Sans doute aussi trouvait-il

dans ses rapports salaces une manière de revanche sur ce qu'il appelait mes *savoirs inutiles* - non sans raison. J'ai toujours été bon public et bon perdant avec Philippe.

Mon admiration, quoi qu'il en pensât, tenait pourtant moins à ses conquêtes féminines qu'à cette faculté - si enviable à mes yeux - de pouvoir converser familièrement dans les langues les plus variées en quelques semaines de périple hors frontières. Il est vrai que les deux étaient liés, selon l'intéressé lui-même : « Question de contacts... ». Les langues et les femmes, à l'en croire, ont en commun de sourire à ceux qui n'ont pas la hantise des incorrections...

En ce temps-là nous nous donnions rendez-vous dans un bar de l'avenue J qui lui était un second territoire. Nous nous y voyions seul à seul, sans prétexte distinct du plaisir de nous voir, et la tournée était à la charge du premier qui dirait « je ». Philippe, abandonnant l'ombre à ceux qui s'y fondaient, avait sa table attitrée en terrasse où il n'invitait cependant aucune fille. « La seule place au soleil conquise sans nuire à personne ! » expliquait-il en laissant chacun libre de sa lecture : un hédonisme de comptoir ou un cynisme d'apparat...

Une fois pourtant mon compagnon avait transgressé cette règle de conduite qui cloisonnait ses univers. Il était au côté ce jour-là d'une jeune étrangère de passage à Paris - roumaine il me semble - qui ne parlait pas plus le français que je n'entendais évidemment le roumain. La seule formule de présentation qu'il avait adressée à N - je me souviens de ce nom - me fut incompréhensible. Autant, je suppose, que devaient l'être à la jeune fille les informations sur elle qu'il me destinait.

Sans que Philippe eût changé de ton ni d'expression le moins du monde (il aurait usé du même détachement pour parler d'une exposition philatélique ou d'un film récent) celles-ci avaient bientôt pris un tour si confidentiel, si progressivement et précisément obscène, que je

n'avais pu m'empêcher de jeter un regard aussi désespéré qu'absurde en direction de l'avenue, comme pour y appeler quelque ruée de voitures à couvrir sa voix. En surimpression dans un carreau du vitrage, le reflet de N avait failli me faire perdre toute contenance.

Je me rappelle qu'il avait continué ce jeu quelque temps, sans autrement se soucier de mes répliques embarrassées, puis qu'il s'était tourné vers sa compagne comme il eût fait pour lui traduire notre conversation - ce qui n'était guère concevable. Mais c'était à moi désormais d'être tenu à l'écart du dialogue dont je devenais selon toute vraisemblance l'objet secret - sinon inavouable.

L'épisode, je me dois de le souligner, fut le seul où Philippe usa de manière aussi perverse à mon encontre de cette supériorité que lui donnait son don des langues. L'intrusion de N dans nos vies n'y ouvrit au reste qu'une petite parenthèse vite refermée. Mais le souvenir de ce déballage dissimulé par les mots eux-mêmes, fût-il en soi sans incidence dans la grande faillite à venir, laisse en moi son empreinte profonde.

Rien pourtant d'original... Chacun sait d'expérience que nos propres mots nous trahissent et qu'on trouverait dans nos discours bien des aveux incontrôlés: de semblables dérapages, lorsqu'ils se révèlent, nous font rire en général de nous-mêmes. Mais c'est en quelque sorte la mésaventure inverse - à supposer qu'une mésaventure ait un sens, et qu'on puisse inverser... - qu'il m'arrive trop souvent de vivre depuis lors.

Pour peu qu'en bavardant je pense fugitivement au joli visage de N - ou même à l'avenue J déserte derrière la vitre - il me semble soudain qu'un flot ordurier se déverse dans mes propos les plus anodins et que quelqu'un, dans l'assistance, quelqu'un qui parlerait couramment cette langue indécente que les mots veillent d'ordinaire à dissimuler, ne peut manquer d'en déchiffrer bientôt chaque terme et d'en rire.

(Bien sûr, j'en perds alors le fil de mes idées, de sorte que mes paroles, sans doute, s'avèrent aussi confuses qu'effectivement risibles. Et qu'elles accréditent ce manque maladif d'assurance que Philippe, ignorant ou feignant d'ignorer qu'il en est responsable, est le premier à me reprocher...)

Il suffira - j'espère - d'une dernière anecdote pour éclairer à cet égard nos rapports ambigus.

C'était cette fois chez lui, dans ce qu'un roman désuet nommerait assez justement sa *garçonnière* : une chambre avec vue plongeante sur ce square Botzaris qui fait penser à un studio de cinéma. Je ne sais pourquoi j'y avais saisi machinale-ment sur leur étagère un des albums où Philippe - reste d'une passion enfantine dont je ne me privais pas de plaisanter - rangeait soigneusement les timbres les plus rares. Et je l'avais ouvert.

Je me dois ici d'insister sur le caractère insolite et quasi improbable d'un tel mouvement. Pourquoi cet album-là ? Pourquoi même les timbres ? Ils ne furent jamais pour moi que des vignettes destinées à affranchir les messages et la simple idée qu'on pût trouver des prestiges secrets dans leur collecte m'est un mystère. J'aurais pu choisir bien d'autres reliures sur l'étagère (la bible évidée contenant ses courriers sentimentaux, par exemple, tant il était aussi peu soucieux de sentiments que de spiritualité, sinon ce *Métastase* où protéger des regards mal-veillants ses cartouches de shit...) Les indiscretions ne m'étant pas familières, même avec Philippe, j'aurais pu tout simplement ne rien prendre du tout, ni jamais rien savoir...

Reste que s'il n'avait en aucune façon provoqué mon geste, Philippe ne l'avait pas non plus arrêté.

Derrière l'habituelle protection de cellophane qui les maintenait en place, les *timbres* que j'avais sous les yeux étaient autant de clichés de sexes féminins - de ce format pour

ainsi dire officiel qu'on impose aux photographies d'identité - simplement légendées de deux initiales et d'une date...

Je ne suis pas ingénu au point de m'étonner, ni surtout de m'offusquer de telles icônes : les sites spécialisés nous ont habitués à bien pire. Et mes condisciples du Sacré Cœur en inséraient déjà, découpées dans des revues, entre les pages de leurs cahiers... L'importance dont elles semblaient investir leurs possesseurs et la lascivité quelque peu ostentatoire des modèles m'ont toujours paru attendrissantes. Rien assurément de com-parable avec ce que j'éprouvai alors.

Le cadrage exclusif, systématique, des photos de Philippe, tel qu'il ignorait le visage et le reste du corps, les gardait de ce vernis *artistique* où la pose étudiée cherche à dramatiser, si ce n'est à sublimer l'érotisme. Comme pour accuser la froideur de leur pornographie, il y avait aussi l'accumulation, l'alignement méthodique des vignettes... Il y avait surtout - comme en manière d'oblitération - ces lettres et ces chiffres aussi transparents que sibyllins, calligraphiés à la plume à la façon des anciens clercs, et qui conféraient à l'album (d'ailleurs encollé de lustrine) l'aspect glaçant et glacé d'un registre comptable...

Philippe, qui assumait volontiers ses folies, s'était en l'occurrence dédouané de ma confusion. Rien là d'intentionnel à l'en croire ni de provocant: le caractère exceptionnel de mon im-pulsion l'avait simplement pris de court. Quant à ce qui s'affichait de fait dans le *mémorial d'Eros* (puisque'il convenait de désigner ainsi l'album indécent) peu lui importait d'y révéler autant de suffisance que de mépris. Il n'était rien de si intime à ses yeux qui ne valût d'être exposé aux autres, ou si grave qu'il fût bon de l'enrober d'hypocrisie...

Son air tranquille non moins que ma découverte m'avaient à ce point pétrifié que je n'avais pas songé à lui demander sur l'instant si ses victimes (c'était le seul mot qui me venait à l'esprit) s'étaient du moins montrées consentantes.

Et je n'avais jamais par la suite osé revenir sur le sujet. Mais longtemps l'idée m'avait poursuivi qu'un objectif pouvait bien être caché dans cette pièce, braqué sans doute sur le lit où j'étais assis. Comme un mouchard qui eût fait de ma propre honte l'objet du scandale et que j'imaginai, non sans absurdité, à l'endroit même où j'avais si vite remplacé l'album sur son rayon...

Aujourd'hui encore, tout comme il m'arrive de re-vivre le malaise de la terrasse à la seule vue d'une avenue déserte, il n'est pas rare qu'une tapisserie ou qu'un rayonnage évoquant le studio de mon ami réveille cette hantise d'un regard pesant sur moi, et que je me surprenne à chercher dans le mur.

Ainsi choisit la mémoire.

Il serait pourtant mille circonstances où Philippe fit preuve, devant moi, d'autant de générosité que de délicatesse. Mais peut-être les madeleines des timides ne s'imprègnent-elles que de thés amers...

*

* *

Une invisible plaque de verglas valut à Philippe, au mois de mars, un accident de voiture. Et tout commença vrai-ment ce jour-là, par l'une en somme de ces péripéties fortuites qui relancent les intrigues les plus vaines et qu'on lirait dans les pi- res feuilletons... Des fractures jugées d'abord sans conséquences le clouant dans sa chambre, il avait dû y prendre ses maux en patience jusqu'à la mi-avril. Moi à sa garde, comme il se doit.

Je venais assez tôt, lorsqu'on voit le jour enflammer Paris derrière les Buttes, pour repartir sans le regretter vers dix heures. L'ayant connu si prompt à bavarder, je l'ignorais jusqu'à cette période capable de longs silences, et

qui me laissaient d'au-tant plus mal à l'aise que la pensée du mouchard s'y engouffrait insidieusement.

Force me fut pourtant de partager bientôt l'une de ses préoccupations - la plus immédiate à défaut d'être la plus profonde. Si son accident s'était produit dans le cadre de ses congés d'hiver, sa convalescence, en revanche, risquait de se pro-longer bien au-delà. Sans doute la saison n'était-elle pas encore propice au tourisme francilien, et l'agence où il exerçait n'aurait-elle aucun mal à réviser son organigramme sans avoir à le remplacer. Mais l'imminence des beaux jours changeait la donne.

Et Philippe avait pensé à moi.

J'étais libre de mon temps. Je cherchais du travail. Je connaissais la capitale et ses alentours plutôt mieux que moi-même. Mon langage et ma prestance étaient à l'entendre des plus *convenables* (quoiqu'il les jugeât d'ordinaire un peu guindés...). L'affaire était réglée - sinon sur le papier du moins dans sa tête.

Evidemment, je m'étais défendu. Il connaissait bien les difficultés que j'avais à m'exprimer en public et savait ce que valait mon anglais. Toutes objections qu'il avait anéanties d'un sourire:

- J'en ai touché quelques mots à T. Il prend le risque. Je crois d'ailleurs qu'il a une mission dans tes cordes.

Telles furent, je m'en souviens, ses paroles mêmes...

Transcrits noir sur blanc, sans doute les mots *qu'on touche* ne dissimulent-ils plus leur dérision : mes cordes seraient toujours de celles sur lesquelles Philippe aimait tirer. Et ce n'était pas la première fois que je me trouvais pieds et poings liés par ses soins dans des engagements dont j'ignorais encore les termes, réduit à ne protester que pour la forme. Seul s'imposerait au final - il le savait - ce demi-sourire qui récusait le procédé tout en le validant ... Le rendez-vous était déjà fixé dont dépendait mon sort.

Du lit d'infortune où reprendrait sa lecture forcée, Philippe me désignait un placard publicitaire : une fenêtre ouverte sur la courbe irisée de notre planète, comme découpée dans un nimbe de cieux troubles : *L'agence X élargit vos horizons*.

- Heureux homme, conclut-il.

Le siège parisien de l'agence n'était pas à cinq minutes de notre bar. De l'extérieur, entre des exemplaires de la même affichette et les offres promotionnelles de voyages qui couvraient presque entièrement la vitre, j'avais observé T quelque temps avant d'entrer. Je me rappelle qu'il manipulait quelque nouveau visiophone et sa fascination devant l'écran minuscule, sa ferveur quasi enfantines, m'avaient d'abord rassuré. Plus en tout cas que son accueil, d'une cordialité excessive.

- L'homme de la situation ! Notre sauveur ! Philippe m'a dit le plus grand bien de vous...

Le *produit* que j'aurais à défendre, si bien sûr j'en tombais d'accord, consistait en ce qu'il appelait joliment des *vagabondages poétiques*. Il s'agissait en fait de circuits de quelques jours aux environs de Paris, dans des sites glorifiés par des écrivains célèbres. Outre les traditionnelles visites, il

était prévu des animations - lecture, spectacle, récital ou conférence - à chaque étape de l'excursion.

Ma première tâche serait de prendre les contacts nécessaires avec nos partenaires culturels afin de caler au mieux

leurs interventions. Mais je resterais libre par la suite, au titre d'accompagnateur, de replacer les textes en situation sur le lieu qui les avait inspirés, d'y jongler en somme entre le réel et la fiction, le présent et le passé, au gré de mes auditoires.

- Vous aurez surtout une clientèle francophile. Des solitaires, vous comprenez ? des retraités, des veuves... tous gros lecteurs ! Mais il en est tant - sans vous offenser - qui se réfugient dans les livres comme on se draperait dans un cache-misère....

Ce qu'il appelait *jonglerie* serait la seule façon pour moi - selon T - de frayer à ceux-là une voie d'accès moins étriquée à la littérature. Entre les allusions au texte in situ et leur détresse, à moi de faire l'adroite - et invisible - transition...

L'idée que lire est une trappe où s'enfuir du réel est si banale que je ne pouvais m'émouvoir en vérité de tels propos. Pourquoi d'ailleurs ne pas l'admettre ? le travail exigé me convenait à merveille. Philippe avait raison.

Une dernière circonstance acheva de me convaincre.

Florence, l'assistante de mon futur employeur, avait déjà soigneusement préparé le terrain. Les salles de réunions et les centres d'hébergement se trouvaient réservés de longue date. La plupart des intervenants avaient donné leur accord formel – dont un universitaire que je connaissais bien. Mais surtout, le premier *vagabondage* était consacré à ce Valois de Gérard de Nerval, où j'avais passé mon enfance et si cher à mon cœur.

Philippe, on s'en doute, n'ignorait pas ce détail. Ce n'est que longtemps après, toutefois, que je devais soupçonner son rôle dans le choix d'un itinéraire qui me parut alors providentiel.

Loin des soucis que j'avais imaginés à la perspective d'affronter de nouvelles contraintes, les semaines qui suivirent

passèrent comme un rêve. Je gardais un souvenir trop vif de cet espace préservé de province au nord-est de Paris - si proche dans l'espace et comme figé dans la mémoire - pour y perdre plus de temps qu'il ne fallait en hasardeux repérages. Je parvins même à bloquer sur un seul jour les rendez-vous incontournables, de sorte

qu'il ne me resta bientôt plus qu'à écouler les heures en délicieuses flâneries.

T m'ayant accordé une avance confortable pour mes frais de bouche et une voiture pour mes déplacements, j'invitai Brice, le dimanche qui suivit, à découvrir ce pays nostalgique et tant aimé où les parcs les mieux ordonnés s'insèrent sans y paraître dans des forêts compactes, et où la plus modeste enceinte semble abriter en elle tous les secrets de l'histoire...

Brice aussi je *l'aimais tant*! Les artifices du discours le sous-entendent et peut-être, à vrai dire, aime-t-on comme de pair les êtres et les lieux. Peut-être, il faut croire, ne conviais-je Brice en ce pays si triste, où les amants ne viennent guère, que parce qu'il était plus propice qu'aucun autre à l'expression d'un désir déjà comblé. Telle est aussi la confusion des sentiments qu'on ne sait plus y démêler les jardins et les friches...

De ce court voyage, la première échappée que nous nous autorisions ensemble hors les murs de Paris, j'ai gardé le souvenir d'un parfait bonheur, mais insaisissable, presque sans contours, comme tout ce qui touche au bonheur - je suppose - et à la perfection. Rares en sont aujourd'hui les images qui ne soient marquées d'incertitude.

Je crois me rappeler, par exemple, que notre chambre d'hôtes à P s'appelait bizarrement *Place Blanche* : comme ses voisines, de part et d'autre d'un étroit couloir, elle portait sur une plaque bleue son improbable nom de site parisien.

Je me rappelle aussi qu'une lithographie représentant une fleur y était accrochée au-dessus de la table de chevet. Du moins l'ai-je longtemps cru (à cause, peut-être, de la parabole de lumière en forme de vase qu'y projetait la lampe, ou à celle du papier mural - fleuri lui-même) car Brice, avec cette assurance riieuse qui sanctionnait mes oublis, se souvenait quant à elle d'une scène galante... A Mortefontaine, nous avions profité d'un éboulement du mur pour pénétrer dans le petit parc du château avec des précautions d'enfants fautifs. Un léger brouillard voilant toutes choses, j'avais cherché longtemps en vain les traces de ces autels,

tombeaux ou fabriques du temps du roi Joseph - qui devaient s'y trouver cependant. Au point que je désespérais de rien découvrir lorsque j'avais aperçu la silhouette immobile, à contre-jour, comme en apesanteur.

L'idée me vint aussitôt de ces *statues noircies par le temps* dont parle le narrateur d'*Aurélia*. Je pensai même à la dame de son rêve quand elle se métamorphose et qu'arbres et parterres se fondent parmi les rosaces de ses vêtements. Mais c'était Brice. Son socle presque immatériel, noyé qu'il était dans la brume, eût passé pour un rocher s'il n'y avait eu en celui-ci trop de régularité dans les volumes, trop d'alignements et de convergences dans les failles: c'était un linteau gravé de sentences avec motifs géométriques et le temps seul avait obscurci son propos. Du peu de mots que je m'étais efforcé d'y décrypter d'abord, je n'ai pas gardé trace non plus...

Brice, d'un signe, m'en avait détourné.

Du moins aujourd'hui puis-je être sûr, comme on le dit après coup d'événements si fortuits lorsqu'ils nous sont devenus nécessaires, que quelque chose à Mortefontaine était écrit.

*

* *

J'étais arrivé le dernier - de cela je me souviens. Et le groupe que j'allais accompagner pendant trois jours s'était déjà formé sur le trottoir, entre le car et l'immeuble de l'agence.

Sans doute à cause du flot contrarié des passants à cet endroit, ou du bruit redoublé des conversations à mon approche, l'image incongrue m'avait traversé d'un de ces rapides qui précipitent subrepticement l'eau du fleuve au resserrement de son lit : les groupes m'ont toujours fait peur.

Comme naguère aux abords de mes classes, ou lorsque je retournais aux *Cèdres* voir mon père, le tumulte était d'abord le mien. Mais comment croire qu'il m'ait sidéré au point

de me faire ignorer, à cet instant, la présence de L ?

Peut-être, me fiant aux paroles de mon employeur, avais-je imaginé des presque vieillards et n'étais-je en état de percevoir que ce qui confirmait cette crainte vague à l'évidence...

Peut-être aussi l'objet d'un désir naît-il du désir lui-même, longtemps après qu'on a dû s'accoutumer à la perte ou à l'absence. Et sans doute n'étais-je pas encore prêt.

Si aveugle que j'étais, je n'ignorais pas ce qu'on peut espérer de *contacts* en voyage, ni ce que le mot recelait de grivois chez Philippe. La malice de son regard désignant l'affichette n'avait que trop révélé ce qu'il attendait de semblables aubaines et ce que sous-entendaient en son for les ouvertures promises à mes horizons. Tout jusqu'alors, dans nos destinées, démentait toutefois que nous ayons le même diable dans le corps. Et l'amour sincère que j'éprouvais pour Brice autant que les prévisions de T suffisaient à m'épargner toute pensée de ce genre...

Pourtant, comme de tous ceux qui figuraient sur ma liste, je dus nécessairement lire à voix haute le nom de L. Je dus lui adresser comme à chacun les mots que j'avais préparés. J'avais même sûrement tenté, comme à chacun, de lui affecter pour mémoire l'un de ces sobriquets qui me permettraient d'associer entre eux patronymes, traits et attitudes : les *sœurs*, dont les jupes semblaient taillées dans le même tartan, *Daddy long legs* et autre inévitable *marquise*...

Du haut du strapontin pivotant qui m'était réservé à côté du chauffeur, j'avais adressé à mon auditoire de vieux élèves mon discours longuement mûri. Et l'avais achevé comme je l'avais prévu, non sans emphase dramatique, alors que nous longions l'ancien théâtre Sarah Bernhardt dont on dit que le trou du souffleur s'ouvrait à l'endroit où Nerval se pendit...

Tout cela sans la voir.

Mais qui sait si notre inconscient ne retient pas certaines informations pour mieux en jouer le moment venu - pour qu'il nous semble alors soudain, comme par un protocole en marge du temps, tout à la fois découvrir et reconnaître ?

Ce fut près d'une heure plus tard, à Chaalis.

Ou plutôt aux abords de Chaalis, alors que nous étions encore dans le car, ce lieu dans le lieu lui-même si théâtral.

Malgré le petit nombre de ses occupants, celui-ci était comble. Outre les volumineuses valises que certains avaient gardées par-devers eux, je devais compter avec les équipements d'éclairage et de sonorisation loués par l'agence...

Le théâtre a cette exigence d'une machinerie... Aussi m'étais-je employé, conscient de la gêne, à faciliter notre sortie du véhicule en écartant mon fatras de l'accès à ses portes, quitte à devoir le remiser plus tard dans ses entrailles. Ce faisant, j'avais perdu le fil de notre itinéraire. Et cette ambiguïté nouvelle qui affectait mon avant-scène déjà instable ne pouvait qu'exacerber, j'imagine, cette sensation risible de ne pas me déplacer *comme il fallait*, ni dans le temps ni dans l'espace *qu'il fallait*...

Lorsque le car s'engagea dans l'allée qui mène aux grilles de l'abbaye, j'avais si peu prévu la manœuvre que je faillis perdre tout à fait l'équilibre.

C'est alors que je croisai le regard de L.

Personne, apparemment, ne s'était aperçu de ma position précaire ni du mouvement hasardeux que j'avais dû faire pour me rattraper. Tous les yeux - tous les autres yeux - étaient tournés à cet instant du côté des ruines, assurément plus spectaculaires. Pour tout avouer, je ne me rappelle même plus m'être accroché nulle part - je veux dire : à quelque barre ou sangle que ce soit - tant il me semble aujourd'hui n'avoir été retenu que par ces yeux-là...

Ils n'exprimaient cependant ni la mise en garde, ni l'inquiétude, ni même aucune forme de cette commisération plus ou moins amusée qu'on attendrait de qui vient de partager le secret d'une frayeur. Mais peut-être soutinrent-ils si longuement mon propre regard (se *dérobèrent*-ils si peu, comme on le dit aussi bien de ceux qui répondent à côté des questions que des sols à chausse-trape...) que cette assurance même leur confère d'abord dans mon souvenir comme la sûreté d'un appui...

A peine eus-je retrouvé mon équilibre, en revanche, qu'une gêne panique prit le relais. Comme de ces réveils en sursaut, lorsque les images du rêve s'évanouissent et qu'il n'en subsiste qu'un sentiment de faute et de fuite entravée, comme si le regard de L n'avait tenu son intensité - depuis mon inquiétude aux abords du car jusqu'aux trébuchements de notre arrivée - que des mille embarras contre lesquels j'avais dû me débattre...

Il nous fallait quitter le navire. Et puisqu'on attendait mes ordres, force me fut de prouver que je restais maître à bord en évacuant deux gros sacs de l'allée, libre par ailleurs. Mais qui sait si je n'enjoignis pas alors aux gêneurs de disposer leur viatique hors du couloir avec l'idée d'en chasser ce regard et lui seul?...

Quand j'annonçai d'un ton machinal à mon auditoire qu'il lui restait du temps pour visiter à sa convenance le parc ou la roseraie, je me rappelle que mes paroles furent accueillies par un murmure de contentement. Mais c'était moi, bien sûr, que je délivrais.

L (je pus enfin l'observer sans risquer d'entrer dans son champ de vision cependant qu'elle s'éloignait vers les jardins) devait être plus âgée que moi de quelques années. Belle ? je ne le saurais que plus tard, ne la voyant ainsi qu'en profil perdu - mais assez grande pour autant que la silhouette cassée de ses voisines de hasard me permît d'en juger. Les lignes de son corps m'étaient alors dissimulées par un long cachemire imprimé qu'elle maintenait serré contre sa poitrine. Et c'est cette image vague (hors le regard initial qui m'avait empêché de la voir), ce peu de nuque arraché aux figures d'un tissu que je poursuivis longtemps parmi les allées.

Ce que je ressentais à cet instant paraîtra bien absurde - comme tant de ces folies dont on est parfaitement conscient sans que cette lucidité soit d'aucun secours contre elles. Une seule chose était sûre: c'était la première fois que des yeux féminins me signifiaient leur désir avec un tel aplomb. Mais comment formuler sans inconséquence une certitude aussi avantageuse et mon incapacité malade d'y croire ?

Quiconque a tenté de relater fidèlement ses émotions sait combien les mots nous trahissent, au point semble-t-il d'en exprimer d'étrangères qu'ils ont seuls voulues... Mais ne se pouvait-il à l'inverse (ainsi s'inquiète la folie) que nos émotions ne conviennent pas aux mots qui nous expriment ? N'étaient-ce pas elles, en vérité, qui transgressaient l'histoire que le destin m'avait écrite ? N'était-ce pas à cause d'elles que j'éprouvais cette impression de décalage qui devait paraître en chacune de mes entreprises comme elle le faisait en chacune de mes pages ?...

Dans l'écriture ou en dehors, rien ne m'humiliait tant que cette impertinence viscérale qui m'interdisait de décider seul, comme s'il n'était à ma portée que de choisir l'emprise à subir. Ma vie était au fond à l'image de ce remplacement qu'un Philippe me contraignait d'assumer: toujours autrui m'avait tacitement imposé d'y tenir son rôle. Comment n'aurais-je pas fini par croire que ce qui m'arrivait de meilleur ne m'était pas destiné ?...

L (ou plutôt à ce moment la femme au châte, *la* femme pensais-je, car je ne devais m'assurer de son nom que plus tard) était venue seule. Elle ne se dérouta vers un groupe qu'incidemment, lorsqu'une promeneuse plus âgée perdit en marchant ce qui me parut être un guide. Le lui rapportant, elle dut échanger quelques paroles avec les uns et les autres (convenues j'imagine, mais l'épisode me serait-il resté en mémoire si je ne m'étais senti d'emblée brimé d'avoir à les imaginer ?) puis les quitta presque aussitôt. Elle dépassa de même, sans le contourner ni s'inquiéter apparemment de quiconque, un attroupement qui de loin semblait pourtant infranchissable...

Qu'était-elle venue faire parmi ceux-là, d'un autre âge et si différents ? Ou que cherchait-elle à y fuir ? Était-ce un flottement dans sa démarche ou le trouble dans ma tête qui (aujourd'hui encore et doublement *de loin*) me ferait user du mot *divagation* pour évoquer un parcours qui suivit pourtant si rigoureusement le rectangle du parterre ? Et l'idée faisait déjà son chemin que ce pouvait bien être Philippe - il m'avait confié tant d'aventures semblables... - qu'elle était venue retrouver.

L'étreinte d'une main vigoureuse m'épargna sur le coup de poursuivre ma propre divagation. La plus petite de celles que j'appelais mes *sœurs* voulait que j'élucide une inscription dans un cartouche. L'autre me pria de les prendre toutes deux en photo... Je m'exécutai bien sûr. Et même dix fois, me sembla-t-il, car elles n'étaient d'accord ni sur le fond, ni sur l'angle, ni sur l'éclairage. Tout au plus de maligne connivence dans le peu d'égards pour ce dont j'étais intérieurement préoccupé ...

C'est que je tenais le rôle, tout au long du spectacle et jusqu'en dehors des représentations, de ces semainiers préposés par la troupe à satisfaire toutes exigences: celui de Larousse façon pages jaunes, pour faire écho à Philippe dans l'autodérision...

Je ne revis L que près du car, telle qu'elle achevait du même pas son tour du parterre. Puis elle m'apparut en deux ou trois occasions au cours de la matinée, mais toujours de loin, brièvement, par le rectangle d'une fenêtre ou dans la perspective d'un berceau, presque aussitôt reprise par le bord de son cadre improvisé. Encore devais-je ma certitude au seul cachemire...

*

* *

Plus d'une fois, par la suite, la femme au châle devait manquer les commentaires et lectures dont j'étais sensé jalonner nos visites. Ce qui ne manquait pas de susciter chez moi, malgré moi, le même sentiment de frustration.

Deux souvenirs significatifs me sont toutefois restés de Chaalis, assez vifs en tout cas pour mériter d'être relatés.

Ce fut d'abord dans la galerie du premier étage où se trouve exposé l'essentiel de la collection réunie par Nélie Jacquemart-André. Marchant quelque temps à reculons pour évoquer la collectionneuse tout en demeurant face à mon auditoire, je me retournai finalement pour l'entraîner vers les quelques bustes et portraits sur lesquels j'avais prévu de m'appesantir. Et je m'arrêtai net.

Le soleil, qui était demeuré voilé jusqu'à la minute précédente, projetait maintenant sur le sol comme un pavement d'œuvres modernes et violentes par les hautes fenêtres, vouant du même coup tout le reste au néant : les Houdon, les Desportes, les Boucher semblaient s'être volatilisés au profit de cette *installation* provocante sur laquelle je n'avais, moi le guide, rien à dire...

(Je me rappelle d'autant ce vertige que je devais le revivre à l'identique dans le car. Il renaissait chaque fois que je voyais s'y plaquer semblable dallage de jour depuis mon avant-scène. Quand par exemple j'y tournais mon strapontin du côté de l'assistance et y requérais le silence afin d'accomplir, dans ma nef en miniature, mon rituel d'accompagnateur. Bien sûr, l'idée s'effaçait vite que la réalité s'y abîmait en des cadres impalpables de lumière. L'illusion ne m'en avait pas moins précipité le temps d'un regard dans une réelle angoisse.)

Au musée de Chaalis, comme dans le confinement de notre véhicule (et n'était-ce pas déjà le cas dans la chambre de Philippe, lorsque j'avais ouvert le *mémorial* par mégarde ?), mon trouble tenait à l'un de ces changements soudains de perspective qui bouleversent tant notre vision que notre prévision des choses.

Mais pas seulement... Il y avait aussi le fait que ce bouleversement, loin de s'accompagner d'aucun chaos, semblait au contraire procéder d'un ordre supérieur. A tout le moins d'un autre ordre : celui qu'impose une régularité manifeste aux phénomènes les plus apparemment fortuits.

J'ai déjà décrit le malaise éprouvé devant cette régularité des formats dans l'alignement des clichés de mon ami. Comment n'aurais-je pas été frappé par celle de ces échancrures lumineuses dans les ombres respectives du car et de la galerie ? Et comment l'ordre entrevu n'y aurait-il pas en retour, fût-ce un court instant, discrédité d'autant les fatras du réel ?

Reste que cet ordre inopiné, tel que les analogies et les rapprochements convoqués par ma mémoire m'en faisaient soupçonner la régulation secrète, aurait pu me conduire à un tout autre raisonnement.

Qui sait si ce n'était pas d'avoir inconsciemment associé l'abyssale illumination du car à celle de la galerie, puis celle de la galerie aux vulves sous cellophane du *mémorial*, qui avait *installé* pour me confondre, dans le regard de L, tout le désir du monde ?

N'avais-je pas alors été victime d'une de ces erreurs si communes qu'un peu de recul et de temps, sinon le simple retour des nuages après l'embellie, allaient aisément rectifier?... Ainsi s'éteindraient dans le car les spots quadrangulaires qui ornaient de feintes enluminures jusqu'à la liasse de mes feuilles de route...

Mes fugaces éblouissements ne m'avaient-ils jamais caché l'évidence ? Mes désirs ne s'étaient-ils pas déjà pris pour la réalité ? Mon rêve ne s'était-il pas déjà, cent fois, nourri de vent ?

Mais allez chasser l'illusion sans violence ! Ce serait peu dire que l'optique a moins de part dans nos mirages que le besoin d'y croire : le soupçon de m'être trompé sur L ne fit alors que m'agacer.

Mon autre souvenir de Chaalis se rattache à une gravure d'après Devéria qu'on peut voir dans l'une des salles consacrées au legs Girardin. Elle représente un Jean-Jacques Rousseau marchant, perdu dans ses pensées, comme on se le figurait à l'époque romantique, insensible aux rires et aux huées de la foule.

Hors de mon propos, l'image n'était pas de celles que je devais commenter. Je ne l'avais pas même remarquée lors de ma précédente visite avec Brice. M'écartant de mes compagnons après m'être acquitté de ma lecture, je ne m'y attardai que parce qu'elle me rappelait une caricature de moi réalisée par Philippe un soir d'affrontement : même silhouette repliée sur soi, même foulée sans ombre, même indifférence au réel...

« Saint Avatar, avait-il inscrit dans un phylactère, cherchant désespérément le sol aux confins de son monde intérieur »...

Mon sujet de thèse, qu'il jugeait nébuleux, était prétexte à toutes ses railleries.

- Tu t'exaltes tout seul, comme quand tu te touches. Papa ne t'a donc pas dit que ça rend aveugle, sourd et muet ? Reprends pied ! Ouvre la fenêtre ! Laisse entrer la vie au lieu de vouloir à toutes forces l'ajuster dans ton viseur...

D'abord, la similitude entre les deux dessins m'avait amusé. Puis insensiblement pétrifié. Autant que je l'avais alors été par les propos de Philippe. Comment croire que la seule fantaisie du hasard m'ait ici, de façon subreptice, imposé cette vision si décapante de mes vaines exaltations et le souvenir de ses rires ?... Ne m'étais-je pas encore pris au jeu de mon théâtre et rendu plus aveugle aux réalités que Jean-Jacques déambulant ?

Autour, on s'impatiait. Mon premier geste propre à distraire une assistance qui en avait besoin fut donc le bienvenu... La tentation puérile m'ayant traversé de tracer sur une vitrine embuée le contour fuligineux du philosophe, il m'apparut que les regards convergeaient vers mon doigt tendu. Lequel, dès lors, s'en tint à nettoyer une petite surface du verre, comme si j'avais simplement voulu rendre lisible un fragment de la correspondance cachée.

L'incident n'avait duré qu'une fraction de seconde. Mais cela suffit pour attirer des curieux vers la vitrine. On s'y penchait, tour à tour, dans une attitude presque pieuse de vieux communiant. Quelques-uns, se relevant, m'adressèrent ce qui me parut un sourire. Et l'intérêt que je lisais sur les visages ne semblait pas de pure contenance.

Comme nous nous acheminions vers la salle suivante, le grand Américain que je surnommais *Daddy long legs* me murmura même quelques mots sans suite :

- Je n'aurais jamais pensé ... c'était si osé, comme vous dites...

Je n'osai pas, quant à moi, retourner à la vitrine, et ne sus jamais ce que j'y avais révélé de si audacieux.

Depuis, bien sûr, je suis retourné à Chaalis pour essayer de comprendre. Cela et bien d'autres choses. Mais les vitrines, entre-temps, avaient dû être lavées et relavées.

Il n'était plus sous mes yeux que des lettres pâlies, des pages de carnet fiévreusement annotées ou de manuscrits raturés. Tous documents sans surprises en pareil lieu, et que la fantaisie d'un conservateur avait d'ailleurs pu redistribuer dans leur espace depuis que j'y avais distraitemment posé mon index.

Sans doute de tels écrits, leurs écarts et leurs repentirs, auraient-il éveillé mon intérêt personnel quelques semaines plus tôt. (Ils auraient même pu illustrer l'un de mes chapitres : n'étaient-ce pas de ces *avatars* dont les brouillons gardaient la trace, avant l'usage des ordinateurs, sur le quadrillage des cahiers ?) Mais celui de mes ouailles, il n'était rien qui me parût le justifier...

Une autre scène, à vrai dire plus confondante, avait attiré mon regard : on emmenait un infirme au plan d'eau dans sa voiture automatisée. Sur l'aile arrière du véhicule, quoique hors de portée des occupants, je jurerais encore aujourd'hui qu'était posé un volume semblable en tous points à l'album de Philippe. Je crus même un instant qu'il allait glisser sous l'effet des soubresauts.

Pour un peu, j'aurais fait le geste de le retenir.

Mais c'était de loin, et à travers le prisme de la verrière.

*

* *

Ni au cours du déjeuner qui suivit notre visite de Chaalis, ni au cours du dîner, je ne parvins à m'asseoir assez près de L pour nous autoriser le moindre échange. Une conférence était toutefois programmée le soir même dans une chantrerie de Senlis, et cette opportunité de ne plus être seul au centre des préoccupations m'ouvrait une perspective de vraie liberté.

Je connaissais Guy G, le conférencier, un jeune dix-neuviémiste passionné dont j'avais suivi le cours en Sorbonne. La conversation que nous avons eue pour les besoins de son intervention n'avait fait que renforcer notre sympathie mutuelle et

j'avais adhéré d'emblée à son projet, même si l'intitulé (*Du contour chez Nerval et ses peintres*) m'en semblait un peu abstrait pour la clientèle de l'agence X.

C'était pour l'essentiel une réflexion sur l'effacement progressif de la ligne et de l'objet chez Huet et Corot, et sans doute l'auteur des *Chimères* n'était-il convoqué que pour permettre un parallèle avec une pratique littéraire contemporaine. Mais un parallèle assez pertinent je dois dire - tel du moins qu'il faisait écho à mes préoccupations intimes et que je pouvais m'y projeter : Nerval n'avait-il pas à sa façon remis l'appréhension du réel en question ? N'offrait-il pas d'en décider lorsque, mêlant celui-ci au rêve, il en manifestait l'*effusion* selon le mot de l'orateur ?

Le souvenir me revenait de Philippe, me prenant distraitemment des mains le volume dont je tournais les pages avec stupeur et m'expliquant :

- Ou l'Art...

Il me montrait alors les figures indécidables qui transparaissaient des épreuves à travers la cellophane, puis soulevait la cellophane :

- ...ou malgré Lui : le choix reste à l'amateur...

Je m'étais installé au fond de la salle, dans la partie la plus sombre et la plus reculée. L était assise à quelques mètres sur ma droite, occupant une place assez semblable à celle qu'elle occupait relativement à moi dans le car, mais inversée : ce n'était plus ici son regard qu'elle me présentait, m'interdisant du même coup de l'observer en toute quiétude, mais ses cheveux et sa joue.

C'était naïf, je le sais, mais cette position privilégiée, le fait de tout voir de l'assistance sans plus en être vu, celui aussi - j'imagine - d'achever sans incident cette première journée d'une tâche qui m'angoissait, tout cela m'investissait d'une assurance que j'avais rarement éprouvée.

Je ne tenais plus seulement le rôle de Philippe : j'étais Philippe. Et le frêle intervenant qui s'engluait là-bas dans sa démonstration, c'était un peu moi dont je pouvais à mon tour sourire de loin.

Tout se liguait, à vrai dire, pour contrarier l'évanescence des propos de Guy G: les lignes fortement accusées de la salle gothique, les contrastes d'un éclairage flamboyant, les brusques changements de diapos zébrant l'espace... L'idée venait plutôt, dans la dérision du recul, de l'une de ces scènes plaisamment sadiques où quelque belle victime se trouve livrée aux bourreaux.

Il n'était pas jusqu'aux projecteurs latéraux qui s'employaient à découper, sous les intrados à la rougeur ardente, les lourdes grilles d'un cachot d'opérette. Soit cinq horizontales prenant souche à la base des énormes colonnes de la voûte, et tramant avec elles un réseau d'ombres de même largeur...

Ainsi prisonnière du décor (deux de ses corpulents voisins semblaient même user de leurs sièges à maintenir un peu plus captif le corps qu'ils pressaient de gauche et de droite) comment L ne me serait-elle pas apparue désirable ? et comment ne me serais-je pas cru maître, aussi maître qu'on peut le croire, de réaliser ce désir ?

Jusqu'à éprouver cette maîtrise.

L'idée banale m'étant venue selon laquelle un regard insistant finit toujours par devenir sensible à qui en est l'objet, j'osai fixer sans retenue la chevelure convoitée. Audace toute relative, d'ailleurs, puisque L se trouvait assise dans l'axe de l'écran où j'aurais tout aussi bien pu regarder défiler les toiles offertes à l'attention de tous. (Je devrais dire : des gros-plans de toiles. Mon autre *moi* ne s'acharnait-il pas à prouver ainsi, là-bas, que toutes choses en leurs frontières se dissipaient en chevelures ?...)

Reste que L se retourna, de fait, sans me voir.

Tout comme plus tard, et comme je l'avais prévu - si ce n'est à proprement parler *décidé* - lorsque enfin s'acheva l'interminable démonstration, elle fut l'une des premières à se libérer de ses fâcheux voisins pour s'échapper de la pièce.

Elle passa tout près du recoin où j'applaudissais la fin du supplice. Comment mon désir ne se serait-il pas accru en proportion de mon pouvoir confirmé ?

Et il me sembla que Philippe en moi commençait à prendre ses aises...

Je laissai quelque temps s'égailler l'assistance dans le jardin attendant. Puis, abandonnant Guy G à ses admirateurs, je jugeai le moment venu de sortir moi-même.

Plus précise encore que de la salle voûtée j'ai conservé l'image intacte de ce jardin : des compartiments de fleurs à gauche, un pseudo désordre d'arbrisseaux à droite, sept cordeaux en vérité, tour à tour confondus et séparés par la navette des quelques flâneurs qui avaient déserté l'allée centrale (leur ombre y ondulait comme sous l'effet du vent), et cinq rangs de charmes encadrant l'espace double de leurs cépées également écimées.

Des échos de voix pourtant distantes parvenaient à mes oreilles. On se pressait en riant pour figurer le plus avantageusement possible sur une photo de groupe autour d'un faune grimaçant. L'une des *sœurs* V tirait l'autre par la manche pour lui faire observer quelque chose au-dessus d'elles.

C'était l'un de ces moments miraculeux où, tout se conformant à l'attente, il semble que le monde s'élucide.

Je rejoignis L où j'étais certain de la trouver, sur un banc pourtant perdu dans les parterres de pensées, comme si elle procédait formellement de leurs figures. Elle me demanda du feu et je me vis brandir un briquet - moi qui ne fume jamais - parce que j'avais dû tout à l'heure allumer quelques uns de ces candélabres destinés, selon mon employeur, à *créer l'ambiance*.

Pourquoi diable me serais-je étonné que L et moi, quelques instants plus tard, conversions et riions le plus familièrement du monde ?

C'est à peine si je sais de quoi : de nous, des autres, des *contours* ? J'allais avoir tant de jours pour y repenser ...

Notre hôtel offrait cette commodité d'être situé à quelques rues de la chantrerie, et j'avais depuis longtemps distribué les consignes pour la matinée du lendemain. De sorte que chacun se trouvait libre désormais de flâner, de bavarder ou de regagner sa chambre.

C'était l'heure en somme où chacun choisissait de se retrouver seul avec ses hantises ou de prendre contre celles-ci le parti de l'instant : T tenait par dessus tout à cette subtile alternance de contraintes et d'abandons qui caractérisait, selon lui, le *vagabondage poétique*.

De fait, c'était comme une pantomime autour de notre compartiment: on gesticulait, on riait dans le creux d'un portable, on s'en allait par groupes au hasard des places respirer l'air du soir sans plus avoir à guetter mes directives de tour operator...

Et, par jeu, nous imaginions les occupations secrètes de nos compagnons les plus intrigants. Celle de Mlle V par exemple devait être l'astrologie - selon L - si l'on considérait ses yeux rivés au ciel comme si elle en comptait alors les étoiles.

- Et l'autre, là, la dernière à partir du faune, je suis sûre qu'elle écrit des romans psychologiques à l'ancienne, avec des manoirs victoriens pleins de placards, et des secrets dans les placards...

- Parce que ?...

- Parce que... parce que rien. Parce que *c'est ainsi*, vous ne croyez pas ?

Elle rit. Et je lui dis sans autre gêne que j'avais envie d'elle.

*

* *

- Avoue que ça ne me ressemble pas...

Longtemps après cette soirée, alors que j'en faisais le récit à Philippe, je m'étais interrompu de la même façon comme pour justifier une invraisemblance ou une vulgarité.

- Ca ne ressemble pas à qui ? à quoi ? Tu es ce que tu fais, ce que tu dis, rien d'autre... Et où serait le mal ?

Philippe avait sans doute raison. Ecrivant ces lignes, aujourd'hui, peut-être ne suis-je tout entier que cette absurde exigence de justification. Et que j'en aime le mal...

J'avais reçu la veille par l'intermédiaire de l'agence un lot de photographies. L'expéditeur, qui avait pourtant joint quelques vœux de bonne réception, ne s'identifiait que par une signature illisible. Il (ou elle) avait bien sûr choisi de m'envoyer des scènes où je figurais. Et l'une d'elles, où je parlais à mon assistance, dos à la route et visiblement déséquilibré, n'avait pas manqué de m'intriguer.

C'était dans un flou, en haut de la photo, de ceux dont on ignore s'ils relèvent d'un ratage ou, si l'on admet que l'art excèdera toujours ce que l'artisan veut, du formalisme pur. Le pare-brise y réfléchissait tout le fond du car jusqu'à L dont le corps ployé semblait ainsi ne s'offrir qu'à moi-même.

Mon facétieux - mais anonyme - correspondant témoignant par ailleurs d'une ironie qui s'étendait à la quasi-totalité du groupe, comment n'aurais-je pas soupçonné de sa part une malice intentionnelle ?

(J'eus beau chercher par la suite : tant de photos avaient été prises au cours de notre équipée, et par tant de gens... Je ne parvins jamais à décider d'un coupable.)

Bien que peu lisible, l'image n'en était pas moins la meilleure qui me fût restée de L à ce jour. L'idée m'était donc venue de la montrer incidemment à Philippe, au milieu des autres, et de guetter sa réaction.

Faute de place, il avait disposé tout le jeu de clichés en équilibre sur l'étroit rebord du lit, côte à côte, comme on ferait d'une réussite, et l'avait d'abord parcouru distraitement.

Comme j'étais resté debout, l'air sans doute assez gauche, il m'avait jeté un coup d'œil amusé :

- Installe-toi... Sers-toi...

Il désignait les fuseaux de cannabis et tabac mêlés, dans le *Métastase* à côté de lui.

J'ai eu tort de prétendre ne jamais fumer. En fait j'en avais pris l'habitude exceptionnelle ici même, dans ce studio du square Botzaris. Précisément depuis que l'accident de Philippe avait bouleversé toutes nos autres habitudes : avant de m'asseoir

près de la fenêtre, je choisissais deux cigares, l'un pour plus tard, quand je redescendrais dans la rue, l'autre comme pour accueillir le jour naissant.

J'ai toujours eu besoin de rituels. Une façon, j'imagine, à qui se défie de soi autant que du hasard, de se protéger derrière la rigueur d'un mécanisme, n'importe lequel, serait-il arbitraire lui-même ou saugrenu. Ainsi de ces joueurs qui miseront chaque fois tout ce qu'ils possèdent sur la vingt-quatrième case du tapis de jeu ou sur la casaque à rayures blanches de la deuxième course...

Je pris mes cigares dans la rangée. J'en gardai un par-devers moi, comme il se devait, mais brisai ensuite l'autre dans un mouvement convulsif à la verticale de l'étroite surface du châlit.

Au lieu de faire place nette avec le doigt, de m'excuser à tout le moins pour ma maladresse à défaut d'en effacer les traces, je demeurai stupide : ce fut Philippe qui dispersa le shit émietté - si infime en fût la probabilité - sur le seul cliché du lot qui m'importait...

S'y serait-il intéressé sans cela ? Aurait-il distingué le corps et le visage gauchis de L dans leur cage de verre ? S'y serait-il seulement attardé si l'effet inopiné de tant d'inconscience ne m'avait laissé le bras ballant ?

Il observa le reflet, puis moi, puis à nouveau le reflet.
- Alors c'est elle ? me dit-il.

Evidemment, j'en avais oublié ma propre intention : celle de l'observer le premier dans l'espoir qu'un sursaut, qu'un cillement le trahirait s'il reconnaissait *la* femme. A tous égards j'en étais pour mes frais...

Je ne lui avais pourtant rien dit jusqu'à cet instant de ma rencontre avec L. Non par honte, sans doute, ni par pudeur. Moins encore par crainte qu'il me trahisse auprès de Brice qu'il n'appréciait guère. Ma seule raison était ce vague soupçon qu'il était *pour quelque chose* dans ce qui m'advenait : trop de bonheur ou de malheur exigeait bien un responsable...

J'aurais pu protester, mais pour quelle raison désormais ? A quoi bon défendre un secret devenu dérisoire ?

J'avais donc entrepris de tout raconter à Philippe depuis le rendez-vous devant l'agence. Tout. Fidèlement. Et c'est là, je crois bien, pour la première fois, dans l'urgence de la justification, moi qui avais aligné tant de poncifs sur les *avatars du récit*, que j'en compris vraiment la gageure...

C'est peu dire qu'il s'engage légèrement, celui qui jure de dire toute la vérité quand le vocabulaire se dérobe, que le désir l'embrouille et que le souvenir s'estompe...

Et aveugle qui le croira... Certes, le sens général sera préservé. Rien ne sera sciemment omis des quelques péripéties décisives. Quant à l'infinité du vécu... les mots ou ses perceptions n'auront pas manqué de s'y déliter en fragments de mensonges. Et rien n'en paraîtra plus à travers ses hublots que le haut-fond...

Alors qu'un pur effet du hasard venait d'instruire mon compagnon de la seule vérité que j'aie jamais voulu lui taire, il me devenait manifeste que tout sonnait faux de ma sincérité.

L'encombrement du car, le regard de L, Senlis... Jamais, il est vrai, je n'avais rien raconté d'aussi confus. Jamais je n'avais éprouvé à ce point le besoin de revenir en arrière, d'anticiper, de corriger, de préciser les choses, d'essayer de me disculper dans d'interminables parenthèses. Et l'impatience de Philippe, que j'entends encore, ne faisait que me perdre un peu plus :

- Au fait ! Avatar, au fait ! L'indicible on s'en fout !...

Jusqu'à cette fin de soirée dans le jardin de la chanterie où j'avais avoué sans préambules à L que je la désirais. Où je m'étais *déclaré*, dirait un roman à l'ancienne - négligeant que *se déclarer* ne fait que rendre plus éclatante l'improbabilité de *se dire*.

Et à l'adresse de Philippe qui bouillait, parce que je n'avais pas pu m'en empêcher :

- Avoue que ça ne me ressemble pas...

Peut-être au fond ce caviardage de mon récit n'était-il - n'est-il encore - qu'une sorte de revanche. Ou peut-être une façon de noircir pour mieux le traduire le souvenir des heures qui

suivirent - aussi désagréable et obsédant désormais que celui du mur au mouchard ou de l'avenue J...

Et une image de Nerval m'était revenue en mémoire, celle de cette *tache livide* imprimée par le soleil sur l'œil qui le fixe un instant. J'avais même dû citer un vers, hors de propos j'imagine, un vers un peu ridicule dans son emphase, et qui *ne ressemblait pas* au nostalgique narrateur de *Sylvie*. Mais de ceux malgré tout qui savent si bien nous consoler dans certaines occasions. L'un de ces vers du temps passé que j'appellerai toujours à mon secours quand même j'en ressentirais désormais la dérision.

Un point noir est resté dans mon regard avide ...

L'alexandrin, on s'en doute, ne présentait pas la même pertinence pour mon vis-à-vis. Je crus à cet instant qu'il allait se jeter sur moi - ce qu'il eût fait pour peu qu'une piètre sentence eût suffi à rompre les attelles et plier les potences ...

- Toi, se contenta-t-il de commenter dans un soupir, tu n'as pas besoin du soleil pour t'aveugler...

Puis, regardant à nouveau le cliché :

- Le dos à la route, il va de soi... Cette photo-là, en tout cas, je peux te jurer qu'elle te ressemble...

*

* *

L'intruse avait simplement dit :

- Je vous demande pardon ...

C'était madame Winker (je me souviens de ses paupières outrageusement fardées, comme inondées par ses yeux du même gris pâle). Elle était veuve, et l'une de nos quelques solitaires à avoir accepté de partager leur chambre d'hôtel. Tout à l'heure à la réception, juste avant la conférence, comment m'avait-il échappé que madame Winker serait pour deux nuits la compagne de L ?

- Je vous prie de m'excuser, mais je me demandais si vous prévoyiez de vous coucher tard...

Insomniaque, il lui était difficile de s'endormir dès lors qu'elle *dépassait son heure*, et j'entendis L lui promettre de rentrer en sa compagnie. Qu'aurait-elle pu répondre d'autre, en vérité, sans consentir trop vite et trop explicitement à ma requête si brutale ni désobliger sa compagne d'un soir ?

N'empêche... A qui vivait l'instant dans la conviction d'un bonheur aussi nécessaire qu'imminent, le pacte entre les deux femmes vouait soudain l'univers à l'incohérence. Pouvaient-elles ignorer qu'il en faut moins au réel pour le rendre improbable, pour le réduire à quelque phantasme inintelligible et que la pensée s'acharnera plus tard à combattre et à préserver tour à tour ? La nuit, fort heureusement, leur masquait à la fois la rougeur que je sentais m'envahir et la trop certaine lisibilité de ma frustration. Il est parfois bon d'être à l'image de son récit, sans épaisseur ni visage ...

Je me disais que Madame Winker avait bien pu surprendre mes dernières paroles. En soupçonner en tout cas la teneur à notre gêne - a fortiori dans un cadre si convenu. Le temps suspendu qui avait immédiatement précédé son intervention n'était pas de ceux que mesure la mémoire...

Et L ? La même obscurité qui me protégeait m'avait interdit de déchiffrer dans son regard ni plaisir ni reproche. Le même intime désarroi d'interpréter le moindre de ses gestes alors qu'elle rassemblait ses affaires, un contact, une intonation, comme un refus ou une promesse...

Un temps, alors qu'elle s'engageait dans l'allée devant l'insomniaque sans même pouvoir se retourner vers moi, j'avais dû me raccrocher à cet autre regard, celui de Chaalis, où j'avais formellement lu son désir. Mais lui aussi m'échappait - m'échapperait désormais : je n'avais en vérité de souvenir que de ma conviction formelle.

C'était ainsi : elles avaient déjà disparu.

Rentrer à Paris ? Ma voiture de fonction y était restée et je ne me sentais pas d'humeur à faire le trajet en compagnie de Guy G. Pourtant je n'avais pas sommeil.

La douche prise à l'hôtel me réconforta. Il me semblait que j'aurais pu passer le reste de la nuit à nettoyer tout l'espace, au-delà de mon corps, s'il y avait eu toutefois quelque chose à ranger dans cette chambre nue.

Ma première idée fut de retravailler le programme du lendemain. A tout le moins de mémoriser le nom de mes compagnons. Tout écrire, tout minuter, tout prévoir pour tout prévenir, tant il s'avère que les scrupules et le doute convient à l'ordre. Mais lui imposer un tel ordre ne reviendrait-il pas à pétrifier l'aventure ? Que reste-t-il du vagabondage après pagination ?

- Du jus ! du *punch* ! Inutile de faire mille repérages, m'avait d'ailleurs dit T. Plaire est la seule correction qui vaille...

Correction ne s'invente pas. Les difficultés que je me créais en toutes occasions, les adversités que j'y rendais responsables de mes déconvenues, Philippe aussi me ressassait que je les devais à ma propre hantise, toujours, d'incorrections qui l'étaient pour moi seul.

Renonçant à ces ajustements qui m'auraient occupé, la chambre me parut encore plus lisse. N'était-ce pas, elle aussi, d'être si obstinément correcte, à sa façon de chambre d'hôtel qui ne doit déplaire à personne ?

(Pour être tout à fait fidèle, je me rappelle que le souvenir s'était imposé à moi de cette autre chambre partagée avec Brice, à P, une semaine auparavant. Et je m'étais dit que le nom de *Place Blanche* eût sans doute mieux convenu ici.

Je me rappelle m'en être voulu, pensant à Brice.

Je me rappelle surtout avoir éteint le plafonnier, comme je le fais toujours dans une pièce où trop de clarté finit par écraser les volumes.

Et j'avais allumé l'une de ces lampes de chevet dont la lumière plus douce, parce qu'elle joue au contraire avec les ombres, les étire et les brise, me rend toujours plus familier l'espace le plus hostile. A plus forte raison quand le faisceau, comme ici, pouvait en être orienté à loisir et m'accordait une part d'initiative dans les géométries à dessiner.

Il m'était alors apparu, sous l'éclairage rasant, que la peinture blanche ne faisait que dissimuler un papier à motifs gaufrés. Braille de fleurs ou de scènes galantes, comme à P. Mais il m'était difficile d'en décider : sans doute par économie, pour ne rien perdre en chutes, on s'était visiblement peu soucié d'en faire coïncider les figures.

Ainsi, sur la page illusoirement vierge, par l'un de ces effets de distorsion que je ne rencontrerais vraiment qu'à écrire, les pâles compositions s'en décalaient-elles de lé en lé, imprimant une gête insensible aux murs cependant droits...)

Appeler Brice ? Le risque d'entrer en liaison directe avec elle justifiait assez que je craigne de composer son numéro : que nous dire qui ne nous mette devant l'alternative de tout nous dire ou de nous mentir sans enjeu ?

Appeler Philippe ? Sans doute eût-il convenu de le joindre, lui ou T, ne serait-ce que pour rendre compte de cette première journée sur le terrain. Mais je connaissais trop mon ami pour ignorer qu'il soupçonnerait vite mon malaise. Et le temps des confidences n'était pas venu. Comment se confier, du reste, à qui pourrait bien vous manipuler ?

T, pour sa part, m'avait laissé un message pendant la conférence, alors que j'avais dû éteindre mon portable. Il me souhaitait bonne chance et m'engageait à le rappeler « en cas de problèmes » ayant des obligations pour la soirée.

Si ce n'est que ma chambre en somrait un peu plus, de quels problèmes aurais-je pu me prévaloir ?

Mon père ?... C'était la dernière chose à faire, la plus absurde en tout cas, mais je ne me sentais le courage ni d'éteindre la lumière, ni d'affronter mes murs, ni de ressortir dans Senlis endormie : j'entrepris de lui écrire une longue lettre.

Il ne la lirait pas, je le savais. Au mieux, une aide-soignante oserait l'ouvrir et lui en ferait la lecture à voix haute. Mais peut-être n'avais-je besoin que de cela : que quelqu'un me lise et tant pis - ou tant mieux - si c'était une inconnue, et qui ne comprendrait rien à notre histoire.

Lui, mon père, ne vivait plus désormais que dans une histoire d'avant moi. D'avant nos brouilles en tout cas, et nos violences. D'avant même ce Valois que nous avons habité huit ans et dont je ne pus m'empêcher de citer en litanie des noms de lieux qui lui avaient été familiers - lui qui me donnait le nom d'un de ses morts à chacune de mes visites...

Mes propos d'alors n'avaient certes pas l'ambition de rétablir notre dialogue impossible. Ni ma lettre présente de le ramener là d'où le mal l'avait banni, bien sûr, sans retour... Mais peut-être est-il des paysages qu'on occulte moins franchement, et qui perduraient là où aucun message n'avait d'écho.

Quelques résidences avaient été construites, mais peu d'autres changements étaient survenus entre Loisy et Othis depuis que nous avons dû en partir lui et moi. Si le car ne roulait pas trop vite, s'il ne déviait pas de l'itinéraire prévu, qui sait si je ne pourrais pas prendre à mon tour de ces clichés d'un autre temps que je glisserais plus tard, avec les noms, dans l'enveloppe...

(Et j'imaginai déjà mes vieillards se précipitant pour admirer ces merveilles à quoi il convenait de s'intéresser, comme ils l'avaient fait sur la vitrine de Chaalis, et s'étonnant de n'y voir que des chemins creux, des jardins en friches et des murs sans fenêtres...)

Philippe m'appela vers onze heures. Je répondis le mieux que je pus à ses questions mais sans m'épancher. Je ne sais même plus si ce fut un lapsus ou par plaisanterie que je lui lançai un « oui, papa » qu'il accueillit par un rire.

Il voulait surtout savoir ce que je pensais de K. (Je mis du temps avant de réaliser qu'il s'agissait de notre chauffeur, lequel avait dû remplacer au dernier moment, lui aussi, le conducteur attitré du car). Moi qui pour ma honte - et comme si j'avais été conduit jusqu'ici par un ange - ignorais jusqu'à son prénom, je dus bredouiller qu'il me semblait *parfait*. C'était bien le moins...

- Comme tes amours ?... dit mon correspondant.

Je n'avais pas su dissimuler longtemps à Philippe ces amours qu'il qualifiait de *parfaites*, et dont il plaisantait rarement. Au cours de sa longue immobilisation, il lui était même arrivé de m'envier cette manière de talent que j'avais, selon lui, de parvenir à la plus vive excitation par la grâce de *mon seul cinéma*, sans le secours d'aucune image ni d'aucun scénario venus d'ailleurs - lui qui avait besoin de vraies histoires, de vraies odeurs et de vraies chairs pour éveiller ce qu'il appelait le mécanisme animal...

Sans icône, ma jouissance n'en était pas moindre. Où la pensée ne se satisfait plus du corps trop visible ou trop vu, qui mieux qu'elle décidera de ceux qu'elle pénétrera avec le plus de plaisir ? L'amour est infini qu'on fait sans malentendus ...

Combien de fois avec Brice, faute d'y décider seul des péripéties, n'avais-je pas rêvé de coller le cache qui exclue du jeu ce qui en contrarie l'accomplissement ? La maladresse ou l'incongruité. Le mot de trop. L'attendrissement. La mièvrerie. La peur...

Quand Philippe eut raccroché, je n'avais plus envie d'écrire. Je fis le noir. Et ce fut elle, Brice, dont je convoquai d'abord la peau douce et claire - si douce et claire en vérité que l'aréole des seins s'y révélait à peine... Brice pour commencer, avec cette idée naïve, j'imagine, relique d'un vague remords, que je la trahirais moins en copulant avec son souvenir...

Puis peu à peu - ainsi fait le *cinéma* qu'il transforme à mesure l'objet du désir qui le guide, par touches et retouches, qu'on y retourne dix fois la séquence, ajuste une expression, corrige un maquillage ou change de figurants - les formes que je voulais plus mûres et l'odeur que je voulais plus entêtante de L.

Tel aussi s'avéra mon scénario parfait, cette nuit-là, jusqu'à la *tache livide* dans ma paume, que ce ne fut pas moi mais Philippe qui y possédait L avec la violence que je voulais.

*

* *

Au matin, bien avant que ma conscience ne me restitue le lieu et le temps, l'image de L fut encore la première à me parvenir. Comme de ces lames de jour entre les rideaux, et qui forcent les paupières.

Je me sentais dans un tel état de confusion que je différerais jusqu'au bout l'instant de descendre affronter les autres, partagé entre le regret de ma déclaration, que je jugeais risible, et ce qu'il y avait de non moins risible dans ce regret. Entre la crainte d'égarer sur L un nouveau regard qu'elle eût pris pour une relance, le doute insidieux qu'il eût pourtant permis de dissiper, et la hantise qu'à trop prévoir ou contrôler, tout se perde.

Je savais au demeurant, puisque jamais le dépit ne se satisfait des vraies causes, que jamais il ne cesse d'y suppléer par d'imaginaires. Autant il m'importerait d'être prêt à saisir la moindre chance, autant je devrais me méfier de ce démon de l'interprétation qui faisait signe à mes yeux du détail le plus anodin.

Mais c'est si peu de se le dire !...

La plupart de mes compagnons avaient déjà quitté la salle du déjeuner. Ils attendaient sur le trottoir, et le soleil projetait leur théâtre d'ombres dans un fragment de la baie.

L'une des dernières à boire son thé, Madame Winker m'adressa un sourire. Il demeurait sur la nappe en vis-à-vis d'imperceptibles auréoles et je ne pus m'empêcher de penser - jaloux je crois de leurs confidences - qu'elle et L avaient dû poursuivre là une conversation commencée dans la chambre.

Comme je prenais place, une main m'agrippa.

L'une des *soeurs* - celle vraisemblablement qui m'avait saisi de la sorte à Chaalis - me tendait un carnet qu'elle avait trouvé dans les toilettes des femmes. Nul doute, selon elle, qu'il avait été égaré par « quelqu'un du groupe » et elle me le confiait comme s'il se fût agi d'une inconvenance.

Comment aurait-elle pu savoir (ses airs mystérieux m'en persuadaient cependant...) que j'avais aperçu ce même carnet, la veille au soir, dans le sac entrouvert de L ?

J'attendis que l'entremetteuse eût tourné le dos pour feuilleter l'objet, persuadé d'un message à mon intention et d'autant plus déçu de n'y rien lire.

Puis une sorte d'explication me traversa, si favorable en vérité que je n'osais y croire : le carnet vierge constituait bel et bien un message, et qui m'était destiné. L, simplement, n'y avait rien écrit par prudence. Parce qu'il eût été stupide que ce qu'elle avait su dissimuler jusqu'à présent sous ses apparences désinvoltes s'y affiche - et cela sous les yeux de lectrices exercées qui en auraient aussitôt nourri leur malice...

J'étais responsable attiré. Incontestablement, l'objet me parviendrait.... N'empêche ! un carnet sans contenu pouvait-il témoigner d'intentions ? On croit le geste voulu, car on n'a eu de cesse de l'espérer, avant souvent que le hasard ne s'avère...

L'arrivée de K interrompit ma spéculation. Nous étions désormais seuls et je ne pouvais faire moins que de l'accueillir à ma table. Alors qu'il s'asseyait face à moi, je fus frappé par la régularité de ses traits, d'une beauté presque glaçante. La beauté de celui que j'avais décrit à Philippe comme *parfait* sans l'avoir vraiment observé...

Était-ce la voix, assez vulgaire en revanche, ou l'échange inconséquent ? un constant malaise devait m'habiter jusqu'à son départ. La cause en était plus concrète et ce fut K lui-même, en me quittant, qui m'éclaira :

- Je l'ai déboîté tout à l'heure en les essuyant...

Je mis du temps à comprendre qu'il faisait allusion à ses lunettes, de fines lunettes rectangulaires à peine teintées auxquelles je découvris soudain qu'il manquait un verre.

- Vous en faites pas, j'en ai une autre paire pour la route...

L'anecdote paraîtra ridicule et l'explication superflue. Sans doute l'imperceptible dissymétrie - l'absence, l'erreur... - était-elle d'autant plus troublante dans la perfection du visage. Il demeura que faute et regard, inconsciemment, s'en trouvaient à nouveau liés dans mon esprit. Et l'image m'était re-

venue de la tapisserie faussement immaculée de ma chambre. Je ne pus m'empêcher de rouvrir le carnet que j'avais laissé sur la table.

Cette fois mes yeux ne m'abusaient pas. Il était évident qu'un feuillet en avait été arraché. A la lumière du soleil rasant qui me venait de la fenêtre apparaissaient même des lettres, des bribes de mots et de phrases, des arabesques de figures indistinctes comme un stylo à bille en aurait produites à travers une épaisseur de papier. Mais qu'induire de telles constellations ? probablement de vieux brouillons sans incidences...

J'optai pour l'improbable. Avant d'entrer en possession de ce carnet, j'aurais certes pu admettre la réticence de L à nouer toute relation avec moi : la brutalité - à plus d'un titre - demeurera toujours à mes yeux la plus forte raison qui soit d'en fuir le responsable. Voilà cependant que l'énigme d'une simple page s'offrait à moi comme un défi : l'épreuve n'était-elle pas la preuve qu'une volonté s'employait à m'y soumettre ?

Le programme de la matinée prévoyait un circuit dans le secteur le plus intimement nervalien du Valois. Pontarmé, Thiers, Vallières, Bertrandfosse, Montagny : c'était la partie du périple où T m'avait laissé la plus grande part d'initiative, jugeant que j'étais le plus à même d'en induire les étapes des extraits d'*Aurélia* ou des *Filles du feu* que je devais y lire.

L'esprit ainsi mobilisé, le temps me manquait pour décrypter la fameuse page. Et ce n'était pas la seule de mes préoccupations : la *soeur* V devait s'étonner que je conserve le calepin par devers moi sans m'inquiéter de sa propriétaire. Comment me justifier si elle m'en faisait le moindre rappel ?

Notre route s'était rétrécie. K, équipé de ses nouvelles lunettes, levait les yeux à intervalles réguliers vers le rétroviseur de cabine. Je me rappelle m'être dit que lui au moins pouvait observer L sans en être vu.

Chaque fois que je prenais la parole, toutes les attentions convergeaient vers l'édifice ou le village que je désignais, pour s'égailler à nouveau quand je me taisais, rappelées

à leurs intérêts propres. A l'évidence, elles n'avaient guère besoin de mes balises pour cheminer dans l'inconnu du décor.

Et cette idée me traversa que le calepin était peut-être à l'image de celui-ci. Qu'il me revenait à moi seul, répondant à sa question muette, de lui donner le sens qui s'y dérobait...

C'était loin d'être absurde. Est-ce que notre exigence de comprendre ne procède pas ainsi devant la toile abstraite, quand elle y ballade le regard faute de pouvoir lui proposer un quelconque itinéraire ? Incapable de reconnaître un lieu jamais parcouru - où l'espace offre mille et un sens - elle se trouve réduite à lui suggérer un objectif... On devrait même dire : *à l'inventer* ! Ainsi rêve-t-on le livre avant d'en lire tous les chapitres et occulte-t-on d'emblée l'ambiguïté des termes dans le contrat qui nous oblige. C'est notre désir qui fixe l'ordre exact des repères et donne la clé des paysages...

Le bref arrêt de Pontarmé m'offrit l'opportunité que j'espérais. Mes plus insatiables photographes ne pouvant résister au charmant tableau du manoir entouré de douves, je leur accordai volontiers les cinq minutes qu'ils me réclamaient. Personne, dans le mouvement qui s'ensuivit, ne me vit écrire sur la première page du bloc ce qu'assurément le plus pur désir me dictait :

« Ce soir 9 heures à la chantrerie »...

Bien sûr, cette nouvelle folie était en contradiction formelle avec la réserve que je m'étais promise. Mais avais-je le temps ? Le temps manque toujours...

Lorsque le car fut sur le point de repartir, je n'eus plus qu'à faire l'étourdi :

- J'avais oublié : quelqu'un a trouvé un carnet...

L de son côté joua la confusion avec un parfait naturel. Elle remercia puis enfouit l'objet sans évidemment l'ouvrir.

Pourtant elle ne vint pas au rendez-vous.

Le lendemain, qui était aussi la dernière journée du voyage, elle manquait à l'appel.

*
* *

Le lecteur ici me pardonne. Mon inconséquence. Mon bavardage. Mes chapitres décousus...

De considérations confuses en digressions vaines, je me doute qu'il en arrive à ce point de leur lecture où rien ne se dessine plus à l'horizon de son attente. Au point qu'un Philippe dirait *de fuite*... Qu'il sache pourtant que plus tard, lorsque se seront dissipés tous les leurres du décor, lorsque l'évident en aura résolu l'énigme, la même inconséquence lui en semblera une prémisse nécessaire... Comme nous apparaîtrait à l'origine de bien des fatalités le simple fait d'agir avec l'exigence de nous en prémunir.

J'ai déjà dit ma difficulté à raconter. Le jour où j'avais dû improviser le récit des mêmes événements devant Philippe - le jour du cannabis émietté sur la photographie - tout déjà m'y avait paru aussi confus qu'exaspérant pour mon interlocuteur. Et tout l'était, sans doute.

- Au fait, Avatar, au fait !...

Mais, à cette époque, ce qu'il est convenu d'appeler *la vérité* m'échappait. J'ignorais encore tout ou presque des tenants et aboutissants de ma mésaventure, du rôle de K, par exemple, d'une madame Winker et de Philippe lui-même. Le comportement lunatique de L m'était incompréhensible et le mien m'était à peine plus clair...

L'ironie de l'histoire est qu'aujourd'hui, dactylographiant ces phrases que l'ordinateur me permet pourtant de récrire en les corrigeant à loisir, alors que je *sais* cette vérité autant qu'on peut la savoir, le souci même de ne rien taire qui permît d'en justifier la singularité m'expose à une incohérence non moindre et à des impatiences plus vives encore.

Comme si, d'une certaine façon, la si dérisoire problématique de ma thèse de doctorat contaminait ma vie. Comme

si, dérision plus humiliante encore, mon père avait raison. Lui, l'austère « cadre de direction » qui montrait si peu d'intérêt pour les livres. Lui dont la bibliothèque à Loisy - celle où je m'étais initié - ne proposait en matière de romans que les standards de la littérature policière...

Est-ce que celle-ci ne me rattrapait pas aujourd'hui ?

On sait qu'elle, en tout cas, ne s'embarrasse pas de repentirs, ni d'états d'âme. Par essence, elle ne prétend à rien moins qu'au parfait récit dont nul ne pourrait nier la logique implacable - dût-on tout en oublier après l'avoir lu...

J'avais aimé ces romans. Mais ce n'étaient que de belles machines où l'émotion n'excédait pas le sentimental. On n'accepte plus, à dix-sept ans, que le seul intérêt du texte soit de débusquer un coupable ou d'élucider un procédé.

Alors je leur avais préféré leurs contraires : ces quêtes intérieures maladroites, de héros sans qualités ni destin apparents, où le sensationnel n'est que d'exister jour après jour. Et sans doute, aujourd'hui encore, ces introspections me sont-elles chères.

Mon lecteur le sait, et m'en pardonne...

Car il est un temps où il nous importe moins de magnifier la médiocrité du quotidien que de lui donner un sens. Comment, dès lors, ne pas regretter ces règles du jeu de mes premières lectures qui inscrivaient du moins l'émotion - fût-elle la plus fausse ou la plus convenue - dans un semblant de *fatum* ?

Qui n'a jamais rêvé que les contingences mêmes de sa vie de chair et de sang n'induisent le récit sans faille ?

N'est-ce pas cela qu'envie le mémorialiste lisant la poésie : *Delphica*, *Myrtho*, *Erythrée*... ces gemmes de souvenirs, ces éclats d'existence, débarrassés soudain de la prose qui les explique et les enchaîne, libérés comme d'une gangue de l'aléatoire et de la causalité, mais réinvestis d'évidence par leur seule musique ?

- Redescends sur terre, Avatar ! Tu vas faire une tache d'encre au plafond !

Philippe, évidemment, riait de ce qu'il appelait mes *quadratures du texte*: cette vanité du prosateur cherchant une nécessité à l'arbitraire qui le constitue. Comment eût-il admis que ma déconvenue de Senlis ait d'autres explications que mon aveuglement ? Autant admettre - si tout ici avait dû procéder d'une logique décisive - que l'accident même qui l'immobilisait entre quatre murs n'en était pas vraiment un...

Qu'espérer de la suite ? L'aventure mal engagée ne pouvait avoir selon lui qu'une issue malheureuse. Rien à faire que de refermer ma porte aux illusions de ces dernières heures. Il n'allait cesser de me le répéter au fil des semaines à venir.

Et la lecture d'*Aurelia* m'en avait dûment averti bien avant Philippe, elle qui m'avait donné l'expérience littéraire de ces quêtes sans fin guidées par l'absence : on espère toujours, et toujours désespérément, retrouver ce qui nous a fui...

Mais quand les choses *sont ainsi*...

*

* *

- Elle vous prie de l'excuser mais elle a dû rentrer d'urgence à Paris. Elle a pris le dernier train du soir...

Je me souviens que madame Winker avait ajouté :

- Quelqu'un l'a appelée sur son portable, après le dîner. Elle était gênée pour vous... Le séjour l'a ravie, elle m'a dit de vous le dire. Elle a beaucoup aimé vos interventions...

Du moins n'étais-je pas la cause - pas la seule en tout cas - de cette étrange défection le dernier jour de notre périple. A supposer que l'enrobage fût de pure forme, Madame Winker ne pouvait guère avoir inventé l'appel de Paris.

Reste que le sol se dérobaît devant moi.

Toutes les chères pages lues d'amours envolées se fondraient-elles en une seule, comment ferait-elle partager le sentiment de perte absolue qui m'habita tout au long du retour ? On existe si peu, riait Philippe, dans l'espace impossible d'une histoire qui s'achève avant de commencer ...

Je me rappelle seulement sa place au fond du car, ce grand vide où s'engouffraient toutes mes pensées. Je n'avais rien eu d'elle. Je ne savais rien d'elle. Il n'y avait plus d'un côté que ma prison roulante, qui se traînait, et derrière les barreaux toute cette liberté du monde où elle s'était éparpillée.

Puis une sorte de jour se fit : l'image de Florence à l'accueil de l'avenue J, Florence qui ne me refuserait pas l'accès à ses archives... Au pire pourrais-je toujours questionner T. C'était de mes augures, à l'agence X, que la révélation viendrait ! Nos clients devaient bien y faire mention de leur numéro de téléphone ou de leur adresse en cas de nécessité, d'un ami ou d'un voisin si un accident survenait, d'une quelconque parentèle...

Quand il y manquerait la manière, nous aimons nous persuader qu'une passion sincère nous disculpera de nos faiblesses... Quels scrupules imbéciles m'auraient fait honte d'une indiscretion qui devait me rendre la fugitive ?

A notre descente du car, je m'abstins toutefois de trahir aucune curiosité. Il était alors trop de détails à régler, de sacs et de matériels à sortir des soutes, de paroles et d'étreintes, d'empressements de toutes sortes, pour que ma seule vraie préoccupation ne paraisse pas déplacée.

Je me devais aussi de faire à T le rapport succinct du voyage, ce dont je m'acquittai de l'air le plus détaché. Le départ anticipé de L ne parut pas le surprendre outre mesure, et je n'insistai pas.

Quand ma troupe fut presque totalement dispersée, celle que nous appelions la marquise glissa furtivement quelque chose dans ma poche de plastron. Sa main plaquée contre ma poitrine et ses regards de pythonisse m'intimant la discrétion, je n'en sus qu'un peu plus tard la nature généreuse et décevante : une coupure de cinq euros.

Jamais l'avenue J n'avait été aussi déserte.

Ma première intention fut d'aller rejoindre Brice qui devait m'attendre place des Fêtes, inquiète sans doute que je ne lui aie pas donné signe de vie.

Le square Botzaris, toutefois, était à deux pas de l'agence. Difficile d'expliquer plus tard à Philippe que je n'aie pas pris le temps de monter le voir. Pour autant, je n'oubliais pas son air entendu lorsqu'il avait évoqué les fameuses *ouvertures* qui devaient s'offrir à moi. Ni le ton gouailleur de son prophétique « Heureux homme ! »...

On aime à croire que dans une amitié de si longue date - mais cela ne fait-il pas partie des erreurs communes ? - les dissimulations ni les ruses ne sont permises. Je me répétais que Philippe ne m'avait jamais menti. Je me disais qu'il n'y aurait pas même songé. Et de rire de moi : « C'est sans doute ma culture polars ! » Reste qu'il m'était impossible aussi de le nier : un coup de dés n'aurait jamais ourdi une conjoncture si manipulatrice. Le choix du Valois, par exemple, était manifestement antérieur tant à la convalescence de mon ami qu'à l'accident lui-même : on ne s'assure pas quinze jours à l'avance d'une participation comme celle d'un Guy G. Mais comment Philippe, à cette époque, eût-il pu deviner que je prendrais sa place ?

Fallait-il admettre que l'idée de tirer profit d'un poète aussi secret que Nerval fût venue spontanément à mon cher employeur - et cela sans que Philippe y entrât pour aucune part ?

Je fus accueilli par son aide-soignante, une brunette assez jolie qui venait s'occuper du blessé deux fois par jour. Cette présence féminine, et surtout la perspective d'être délivré de son appareillage d'ici à une semaine, le rendaient visiblement d'humeur moins taciturne que je ne l'avais connu au cours du dernier mois :

- Alors ? La caraque est rentrée au port ? Cortez est de retour ?...

Il agitait poulies et attelles pour souligner cette chance que j'avais d'être libre de mes mouvements. Mais qui décidait pour l'autre et qui vivait vraiment, Philippe, du pantin ou du marionnettiste ?

Si je n'avais pas été obsédé par cette pensée, si je n'avais pas tenu à ce que L demeurât mon secret pour le meilleur

et pour le pire, sans doute lui eussé-je posé comme autrefois les bonnes questions. Je ne pus m'y résoudre.

Même lorsque la fille brune fut partie, notre conversation tourna court. Ce n'était pas la faute de Philippe qui plaisait comme aux meilleurs jours. C'était à peine la mienne. On eût seulement cru de ces échanges pour la forme, d'anciens camarades que la vie a séparés trop longtemps et dont la vieille complicité s'évertue - sous le rire et l'anecdotique - en pure perte.

On se montre si absent, et si ennuyeux ! lorsqu'on n'a pas su faire le deuil de ce qui blesse - qu'on ne parvient plus à se confier ni à se taire sans que tout ramène à son tourment...

L'échange parvint à son terme sans accrédi-ter que Philippe eût voulu conspirer - ni conspirer à quel profit. Je me sentais un peu comme ces adolescents que bouleversent les soaps, pour qui la vie n'est que trahisons intimes et coups de foudre dévastateurs. En fait d'*horizons élargis*, l'agence X m'aspirait dans un écran plasma...

Comme je le redoutais, le souper chez Brice fut tout aussi éprouvant. Du moins m'apporta-t-il, quant à lui, une manière de délivrance. Dès le seuil, dès que je vis la table dressée avec ses coupes et ses fleurs, et tout ce soin qu'on prend quand on se doit d'occuper au mieux une surface un tant soit peu étroite, je sus que notre histoire était finie.

Brice... Peut-être au bout du compte n'était-ce que cela, l'improbable enjeu de Philippe, lui qui avait toujours soutenu que *notre histoire* était un malentendu...

Je me rappelle que mon père, au début de sa maladie, confondait ainsi les *histoires* sur la foi d'une vague ressemblance de traits ou de noms, prêtant à l'un des bouts de vie empruntés à l'autre, s'enferrant d'autant dans les détails qu'il voulait témoigner d'une mémoire intacte. Quand je lui avais parlé de Brice, lui le premier l'avait investie d'une existence où je n'entraais pour aucune part...

Je l'avais rencontrée à la fac. Elle aussi m'avait d'abord ignoré. Ma première absente en quelque sorte... Philippe

la méprisait. Mon père en faisait un fantôme. Qui sait si je ne l'ai tant désirée que parce que tout me l'interdisait ?

La suite était des plus classiques :

L'amoureux éconduit écrit une première lettre. Emouvante, forcément, car il a de bons maîtres. Puis une autre, plus belle encore. Puis une autre. Il se sent si bien en littérature ! Il en connaît si bien la musique... Pourquoi ne jouerait-il pas de ses prestiges - et cela jusqu'au consentement final qui lui est dû ? Pourquoi rougirait-il d'un formalisme qui lui redonne la main ?

Mais bientôt cette forme fera sens, et le joueur pris au jeu se devra d'assumer le rôle qui la justifiera...

Rien n'était plus bête !... Non seulement ma prose, et elle seule, avait séduit dès cet instant ma lectrice, pour un peu c'était de toute ma vie que ce verbiage aurait bel et bien décidé parce que, simplement, *je voulais ressembler à ma prose...*

De cela je ne pris conscience que beaucoup plus tard. L'unique certitude, à cet instant, était que notre histoire s'arrêtait là, au seuil de la studette. Et bien sûr ce m'était une raison de plus pour que Brice y croie encore.

- Pourquoi tu ne m'as pas appelée ?

- Trop pris, trop mort...

Acculé par cette première lâcheté, je m'étais mis à parler sans m'arrêter, comme si la pause dans mon rapport avait dû discréditer la supposée surcharge de mon emploi du temps. A parler de tout sauf, évidemment, de L.

Et comme L constituait l'essentiel de mon souvenir, ce sans quoi rien n'y tenait à rien, mon propos dut vite ressembler, j'imagine, à ces toiles qui s'effilochent autour du trou qu'on vient d'y faire...

Elle rit :

- Là, tu confonds avec il y a quinze jours : la *place Blanche*, c'était notre chambre d'hôtes.

Elle ajouta :

- D'ailleurs ce n'étaient pas des fleurs. C'étaient des bergers et des bergères...

Nous avions fait l'amour.

Brice avait même tenu - ce que d'habitude elle n'appréciait guère - à ce que la lumière demeurât allumée. Cette lumière caressante que j'affectionne parce qu'elle révèle jusqu'aux formes les plus secrètes. Et je me persuadai, tant j'y trouvais d'insolite plaisir, qu'elle ne se doutait de rien.

Elle aurait plus tard l'occasion de me détromper.

Elle avait en vérité fort bien lu dans le moindre de mes gestes, dans les évitements de mon regard, ce que tout récit induit de mensonges par oubli - fût-ce en toute bonne foi. Comme cependant nous partagions cette inconscience de ceux qui se refusent à tirer leçon de leur lecture, il lui faudrait d'autres signes, d'autres maladroites. Il lui faudrait aussi reconstruire sa vie au quotidien. Force m'est ici de reconnaître qu'elle eut assez de cran cette nuit-là pour que rien n'en paraisse.

Ce fut le lendemain que je pus trouver à l'agence les renseignements que je convoitais, et le fait est qu'ils récompensaient mon attente au centuple.

(Je me rappelle m'être vraiment dit « c'est trop beau », comme Brice disait « c'est trop bon », « c'est trop fort »... faisant l'impasse du « pour être vrai » où le vrai eût du moins souffert la comparaison...)

L habitait avenue J, celle-là même de nos bureaux et du bar favori de Philippe. Florence ayant photocopié sa carte d'identité, je m'empressai de la dupliquer à mon tour avant de plier (ma photo de photo d'elle dût-elle presque s'en effacer) l'inespéré butin au secret de mon portefeuille.

Je notai au passage qu'aucun nom d'homme ne figurait parmi les personnes à prévenir au cas où...

Était-ce de recueillir à la fois son icône et tant d'informations précieuses sur celle qui, la veille encore, avait représenté l'absence par excellence ? Était-ce de la savoir à nouveau et soudain à portée ? Je retrouvai le même sentiment de pleine maîtrise que j'avais éprouvé à Senlis, dans la salle de conférence, veillant du même regard sur les cheveux de L et sur ce petit moi

de Guy G qui s'emmêlait là-bas dans ses correspondances...

Mon premier mouvement avait été, bien sûr, d'aller repérer l'immeuble. Je n'en fis rien cependant. Le moi du fond de la salle faisait durer le plaisir de son assurance et de sa lucidité reconquises. Le bonheur, désormais, viendrait toujours assez vite. L'urgence était de l'assurer...

Je m'étais trop souvent bercé d'illusions... Peut-être que le regard de L, par exemple, n'avait jamais trahi qu'une brève pulsion. Et moi l'idiot je n'aurais cessé de déambuler sous ses fenêtres, m'usant absurdement à désirer ce qu'elle ne désirait déjà plus ?... Même si la peur du ridicule devait y limiter mes va-et-vient, il y avait sûrement mieux à faire.

J'avais le temps pour moi. Sans doute me serais-je en d'autres circonstances tourné vers mon cher Philippe, mais le confident était mal choisi, le moment mal venu. De Brice par ailleurs il n'était plus question.

La voiture m'attendait dans le parking souterrain qui jouxtait l'agence. Vers treize heures je franchissais la Porte de Bagnolet.

*

* *

Cela faisait presque un mois que je n'avais pas revu mon père. Un jour encore, je n'aurais plus osé. Même si ma honte le concernait moins désormais que le personnel hospitalier, j'acceptais mal qu'à l'image donnée de l'amant déloyal s'ajoute celle du mauvais fils.

J'avais d'ailleurs gardé le brouillon de ma lettre inachevée de Senlis. Aussi ce vague projet - que je n'avais pu mener à bien la veille - de photographier les alentours de notre ancienne maison... J'avais quelque chose à finir là-bas. Un peu comme à Paris je mettrais un terme à notre histoire, à Brice et à moi, pour qu'une plus vraie commence.

Philippe eût été bien surpris... Pour la deuxième fois

en quelques heures, je me tournais vers celui que j'avais tant détesté. Comme si désormais, ne comptant plus sur les êtres que j'aimais le plus au monde, son hostilité de toujours s'avérerait un garant d'équilibre... A défaut de soutiens, je m'accrochais à la constance de l'étiquette et à la raideur des principes

Me croyait-on seulement, quand je disais qu'à Loisy un ordre antique était de mise, le lit souillé un crime, le désir un dérèglement ?... Et sans doute Philippe rirait-il ici de ce qu'un tel dérèglement me fît courir à l'ennemi de bon cœur, à lui mon père qui s'égarait aujourd'hui à son tour. Cela ne me dédommageait guère mais au moins nos débords se ressemblaient enfin.

(Philippe lui-même n'avait-il pas jusqu'ici raillé mes attitudes et mes goûts ? Je repensais à la caricature qu'il avait faite de moi. A cette exaspérante manie de vouloir à ma place... Si je ne lui en tenais pas grief, c'était que ses leçons à lui me complaisaient. Reste qu'à Senlis, je l'avais appelé *Papa* !

Depuis que le doute s'était installé, et que sa tutelle à son tour me pesait, le retour ne s'imposait-il pas auprès de l'authentique géniteur ?)

Peut-être aussi me fallait-il refaire le parcours pour être sûr...

La confusion de mes propos, chez Brice, n'était pas l'effet de ma seule gêne. Les images du Valois que j'avais visité avec elle, celui des livres, celui du *vagabondage*, en venaient à se superposer, se floutant l'une l'autre jusqu'à devenir incertaines. Elles m'*échappaient* au même titre que L s'en était échappée. J'avais besoin de soulever leur cellophane...

C'était aussi cela, les photos : à défaut de témoigner d'autre chose que d'un décor qui en ignorerait l'essentiel, un peu des preuves de ce qui sans elles eût passé pour un phantasme.

Vallières, Rochefort, Thiers, Crépy, Montagny, Ermenonville... Et Loisy.

Plus tard à Paris je rassemblerais toutes ces preuves. Je les remettrais, pensais-je, *dans l'ordre*. Et comme bien sûr aucun des clichés ne se rattacherait à aucun souvenir précis, que

la succession chronologique n'aurait entre eux aucune signification, j'en chercherais un, obstinément, qui m'en rende la maîtrise.

Cent fois Philippe s'était récrié devant cet entêtement à exiger un ordre des choses :

- Tu dis ton père, mais tu es son portrait *craché* !

Ainsi, selon lui, font les tyrans d'eux-mêmes...

N'imaginant d'autre liberté que celle d'édicter leur loi, ils s'y soumettent - au moins sur ce point forcent-ils le respect. En fait, ils acceptent de se gâcher la vie pour sauvegarder le peu d'initiative qu'il faudrait sans cela rendre à la fatalité...

Mon caricaturiste avait-il raison ? N'étais-je pas le portrait craché de mon père ? N'en avais-je pas enfreint la règle au nom des miennes ? Et ce passé en train de refaire surface, ne m'était-il pas une opportunité de récrire l'histoire en me rendant plus ou moins responsable de sa tyrannie ?

Nous n'avions plus habité Loisy depuis bientôt neuf ans. Les abords étaient à l'abandon, la maison gagnée par le lierre. J'ai toujours suspecté mon père de n'y être attaché que parce que c'était une propriété de famille. Mais si vieille, si peu fonctionnelle à son goût...

Entourée d'un grand jardin, c'était pourtant une belle maison de pierre - ce qu'il y avait eu de plus beau, en vérité, dans mon enfance. Je n'y étais jamais rentré depuis l'attaque, mais je passais devant chaque fois que j'allais aux *Cèdres*. Pour être *sûr* là aussi...

(Un jour l'idée m'était venue qu'elle était squattée. Sans preuve d'ailleurs, juste le sentiment d'une anomalie : une allée trop foulée, du lierre cisailé autour d'une fenêtre... Je m'étais dit qu'il était facile de casser un carreau pour s'installer, puis de refermer les persiennes.)

J'avais hésité mais n'avais rien fait. Ni rien dit. Et rien depuis n'était venu confirmer mon soupçon. Mais il m'était presque réconfortant, à chacun de mes passages, d'avoir à y guetter cette vie illicite.)

Aux *Cèdres*, c'était une autre histoire.

Tout en revanche n'y semblait qu'ordre et fonction. Ce n'était d'ailleurs pas la moindre des dérisions que mon despote eût échoué pour s'y résoudre dans un décor selon son cœur.

A chaque visite je me sentais oppressé par les allées rectilignes autour du pavillon blanc, à peine excentré, où vivaient les fantômes. On les avait eux-mêmes prudemment séparés : les plus doux d'un côté, qu'on y traitait comme des enfants, de l'autre les orgueilleux comme mon père, qu'on y ménageait peu.

Les filles de service étaient rien moins qu'aimables. (Savaient-elles seulement ce que c'est qu'un *cadre* - et *de direction* s'il vous plaît?). Depuis l'accueil, je l'entendais s'en prendre à celles qui refaisaient sa chambre et déjà s'esclaffaient, car ses ukases ne faisaient plus guère qu'amuser : un *cadre*, mon fêlé de père ? mais alors dégringolé de son mur ! - où contenir allez savoir comment le miroir en miettes du pouvoir...

Dès que j'avais franchi la porte, les rires s'étouffaient d'eux-mêmes et les récriminations s'épuisaient au milieu du silence. Figé dans son fauteuil, il prononçait encore quelques phrases sibyllines qui ne m'accueillaient pas plus qu'elles ne commentaient la dispute. Puis ce silence, de vocables inaudibles en demi mots, s'installait.

Cette fois pourtant, j'avais apporté de quoi éviter que ma visite ne se réduise à un duel de regards. J'avais posé le portable sur la table devant lui, connecté l'appareil photo numérique. Et le vieux Valois avait défilé dans mon désordre cependant que j'en énumérais les noms de lieux. Je n'avais plus qu'à jalonner la route de « souvenez-vous, mon père ! »...

Comment cela était-il donc arrivé ?

Etait-ce l'exaspération de le voir insensible à ce gavage de passé ? Aucun nom, semblait-il, n'éveillait d'écho en lui. J'aurais aussi bien pu l'insulter ou réciter des vers...

Etait-ce de savoir qu'ici, justement, mes paroles n'avaient plus d'importance, plus d'importance l'exactitude et l'ordre des faits, ni la justesse des mots ?

Etait-ce avec l'espoir de le choquer, lui ? ou parce

que j'avais secrètement besoin de parler d'elle ainsi ?

Cependant que les clichés continuaient de défiler, L entraînait dans mon commentaire à la place des villages. D'abord en absente, d'abord *en douce*, puis telle enfin que je la désirais. Avec cette même vulgarité que Philippe avait utilisée pour parler de ses amours, dans son bar, en présence de N qui ne comprenait pas...

Je jetai le sexe de L en pâture à qui stigmatisait jadis mes pseudo péchés, libre enfin d'égrener les pensées obscures de l'adolescent dans cette langue ordurière du bas-ventre...

A l'époque il m'aurait tué ! Mais après tant d'années de mépris et de méprises, détaché de tout, qu'aurait-il bien pu objecter à mes débauches ? Et qu'aurait-il à redire si je mentais !

Les circonstances, depuis ce renversement décisif de nos situations initiales, nous attribuaient des rôles auxquels ni lui ni moi n'étions préparés. Je les avais tous essayés. Celui du fils repentant, du secrétaire aux ordres, de l'auxiliaire de vie attentionné, de l'héritier qui reprend les rênes... Comme en face d'un partenaire qui confond ses répliques ou surjoue, mes phrases préparées sonnaient bientôt à mes oreilles de plus en plus faux, puis se désagrégeaient...

Au moins le masque du cynique avait-il ce mérite de lui imposer, en regard, celui qu'il était le plus à même de porter désormais : d'une sorte de commandeur pétrifié, les yeux seuls animés par les flammes d'un enfer grandguignolesque.

(Comme ceux de K la veille encore, il me sembla qu'ils s'étaient insensiblement détournés de mes propres yeux. Et cette idée ridicule m'était venue - j'avais même eu le geste de vérifier, par-dessus mon épaule - qu'ils auraient pu graver dans le mur, en lettres de feu, quelque chose d'aussi théâtralement terrifiant que le fameux *pesé, compté, divisé* dans la chambre orgiaque de Balthazar...)

Jamais, j'imagine, échange entre père et fils ne paraîtra plus invraisemblable à un témoin de passage. Comment croire, aujourd'hui encore, qu'il ne m'ait jamais paru si juste ?

Il est vrai qu'aux détails obscènes copiés collés des

véritables amours de Philippe, je prenais soin de mêler tous mes souvenirs authentiques de L. Sans ordre mais sans tricher. Le circuit du Valois et la rencontre de nos regards à Chaalis. Aussi cette pépite de vérité : le jeu de rôles et ses rires dans le jardin de la chanterie. L'agenda prétendument oublié...Autant de jalons logiques - fût-ce une logique romanesque - vers la *faute* ...

Un peu comme si chaque émotion véridique dont j'accommodais ma hâblerie - tout ce qui pouvait lui conférer un air de nécessité interne - avait dû me rendre le faux moins faux. Quel échetier, au fond, ne prend l'initiative d'épisodes fictifs autorisant seuls l'enchaînement d'événements singuliers ?...

Des relents de pensée plus troublants me traversaient même sans remords : outre que cela me soulageait de prendre L par la parole, ne trouvais-je pas encore mieux que sa possession fût en quelque sorte publique ?

Je me disais que les filles rieuses de tout à l'heure devaient coller l'oreille au mur pour m'entendre. Que d'autres blouses blanches pouvaient les rejoindre. En tout cas j'en aimais l'idée : elle m'était devenue si étrangère et si vaine, ma hantise de laisser l'image d'un fils indigne...

Et puis il y avait mon père, qui valait à lui seul un aréopage. Mon père dont la condamnation manifeste me rendait plus certainement coupable encore que je ne prétendais l'être, comme si la jouissance dont je me vantaais n'avait tenu la réalité de sa violence qu'aux foudres de son regard.

Pourtant, là encore, je me trompais.

Plus tard, à leur indifférence, je sus que les aides soignantes n'avaient pas quitté le bout du couloir. Quant à mon père, pas plus aujourd'hui qu'hier il ne m'avait vraiment écouté. Tout au plus mes clichés de Loisy, contre toute attente, avaient-ils dû remplir leur office car je l'entendis prononcer distinctement, sans autre colère, ces mots saugrenus à l'adresse de son mur :

- Il y avait un puits au fond du jardin...

Et il avait suffi de cette phrase improbable pour que tout s'écroule de ma rancœur, de ma fable et de mon assurance.

Je demeurai interdit, n'osant plus me lever, terrifié cette fois à l'idée qu'on ait pu entendre mon monologue. Furieux aussi que le corps convoité de L m'eût été dénié, refusé en quelque sorte pour la troisième fois...

Je sais bien aujourd'hui pourquoi ce détachement de mon père m'annihilait. N'était-ce pas au contraire sa malédiction que j'aurais aimé provoquer (moi, le tyran de moi-même, comme eût dit Philippe dont j'entendais déjà les sarcasmes) ? N'était-ce pas son intolérance qui naguère armait et ranimait mes révoltes ? Existais-je autrement qu'en affrontant son orgueil ?

J'étais venu pour le passé. Force nous est d'y chercher des justifications - j'imagine - à défaut d'admettre nos errances. J'aurais pu alors m'innocenter, parce que telle est la faiblesse des nations qu'elles exonèrent le plus souvent notre enfance de ses responsabilités. Parce que la mienne, plus que toute autre, était une mine d'excuses ...

Oui, mon père, il y avait bien un puits dans le jardin de Loisy. C'est lui qui nous servait de puisard avant que la maison ne soit reliée au réseau communal.

Sa margelle était si basse que j'aurais pu cent fois y tomber, moi ou un enfant du voisinage, ou n'importe quel rôdeur. Vous n'en aviez jamais tenu compte :

- A eux de prendre garde !...

C'est moi, après votre hospitalisation, qui ai pris l'initiative d'y sceller une grille. Et c'est l'oubli qui l'a recouverte de lierre.

*

* *

Un peu plus d'une semaine s'était écoulée depuis *les Cèdres*. On était venu chercher Philippe pour des radios à l'hôpital, et j'étais resté seul square Botzaris où j'avais passé la nuit précédente.

Le vieux couple qui louait jusqu'alors l'appartement

parisien de mon père souhaitait résilier son bail. L'opportunité d'y aménager sous peu m'avait conforté dans ma décision de prendre mes distances vis à vis de Brice.

J'avais aussi retrouvé mon travail à l'agence où je préparais avec Florence un autre *vagabondage* autour d'Illiers.

On s'en doute, je m'étais bientôt jeté à corps perdu dans cette nouvelle aventure collective. Si elle ne suffisait pas à me guérir, du moins l'insurmontable honte que je traînais et l'urgent besoin que j'avais d'élucider la vérité cessaient de m'y torturer. Outre qu'il m'était nécessaire d'y paraître insouciant, l'obligation de lire tard opposait comme une ultime contre-garde à mes hantises - à défaut d'une vraie consolation...

L vivait au 9 de l'avenue. Je savais bien qu'une telle proximité réveillerait vite une obsession que la tâche quotidienne aurait du mal à combattre. Aussi avais-je élaboré une sorte de stratégie.

Au risque d'un long détour chaque fois qu'il fallait me rendre à mon bureau, je m'étais interdit de passer devant l'immeuble. Malgré cette précaution, la probabilité restait forte que nous nous rencontrions un jour. Au pire par hasard. Au mieux parce qu'elle seule l'aurait voulu. L'essentiel, dans tous les cas, était de ne plus me sentir en position de quémandeur.

(En vérité, je n'avais pu m'empêcher d'oublier ma résolution à deux ou trois reprises, m'efforçant toutefois de marcher le plus naturellement possible. Et cet effort même de l'attention, je m'en étais convaincu, devait rendre ma démarche rien moins que naturelle...

Du moins L ne dut-elle jamais s'en apercevoir car on était alors en train de ravalier la façade. Les seules fenêtres que je pus en découvrir étaient imprimées sur une toile dissimulant l'échafaudage et les travaux.)

Reste que mon raisonnement en avait convoqué un autre, et qui m'avait un temps conforté dans mon refus de m'ouvrir à Philippe : puisque L habitait si près, comment celui-ci ne l'aurait-il jamais croisée ? S'il l'avait croisée, comment ne

l'aurait-il pas désirée ? Et s'il l'avait désirée, comment ne l'aurait-il pas *eue* ?...

L'idée m'était insupportable.

Pour autant, depuis mon retour des *Cèdres*, j'avais besoin de me confier à Philippe. C'était à lui, sans hésiter, que j'avais demandé asile.

Que pouvaient bien peser soupçons et jalousies confrontés à ce sentiment d'une solitude accablante ? Peu importait que l'aventure pût paraître naïve et dérisoire à ses yeux, je ne souhaitais qu'une opinion ferme, à laquelle je me rallierais... Et connaissant Philippe - à qui jadis j'exposais n'importe quel émoi - je savais que lui, en tout cas, n'aurait pas crié au feu si la passion charnelle supplantait l'amourette lénifiante...

J'allais me déterminer en fonction des événements. N'est-ce pas ce que font tous les veules ?...

Une première opportunité fut l'enveloppe de photos dont j'ai déjà parlé. Elle avait été déposée la veille à mon nom dans la boîte aux lettres de l'agence. Je n'y avais pas prêté attention sur l'instant et c'est en l'examinant de plus près, dans le secret que me valait alors l'absence de Philippe, que je vis le reflet sur le pare-brise du car.

D'abord, mon sentiment fut d'inquiétude. Le visage de notre chauffeur s'y réfléchissait lui aussi : ne se pouvait-il que L se soit intéressée à un autre que moi ? Que son regard si explicite se fût adressé à lui seul ? N'avais-je pas observé que K, dans le jeu de ses miroirs, semblait s'occuper moins de la route que de notre habitacle ?

J'eus du mal à chasser cette pensée que leurs beautés étaient *faites*, comme disent les apprentis augures, l'une pour l'autre...

C'était de K, pensai-je, que Philippe s'était inquiété le premier soir. Pourquoi ? Et une sorte de complot se tramait dans mon esprit entre L, K et mon ami, dont il faudrait bien que celui-ci me rende compte à son retour. La photo, montrée parmi les autres, me servirait de prétexte.

La seconde opportunité était de me retrouver là, seul dans la garçonnière si mystérieuse et familière à la fois. Le bail en était au nom d'un vague parent, toujours susceptible d'un passage à l'improviste. Aussi les quelques secrets de mon libertin s'y cachaient-ils derrière le dos des livres.

Si L en faisait partie - ce dont je m'étais persuadé - aucun scrupule n'aurait pu m'empêcher de le découvrir. Il serait toujours temps, sinon, d'en venir aux confidences.

Le compère était prudent. Mais je voulais croire aux négligences, au détail oublié dont j'osais espérer qu'il ferait sens : même un Philippe n'aurait pu abolir, à creuser ses pages pour y soustraire ses déviances au blâme des regards, l'écrit qu'il y avait éventré. Alors, sous son austère couverture - vouée par malice à figurer la dette de la concupiscence au labeur - comment les initiales si soigneusement calligraphiées du mémorial d'Eros auraient-elles pu me rester insignifiantes ?

Le mémorial, je l'avais gardé pour la fin, sans doute pour ne pas m'avouer que j'avais toujours désiré le rouvrir. Je savais toutefois qu'il constituait ma meilleure chance. Les récentes conquêtes de Philippe ne communiquant guère par voie épistolaire, sa bible évidée ne contenait que des courriers anciens. Même son ordinateur ignorait le nom de L.

Etait-ce ma vieille obsession du *regard qui épie dans le mur aveugle* ? j'avais d'abord ouvert l'album de l'air le plus innocent, comme si j'en avais ignoré le contenu. Avec aussi le plus grand soin, comme si ma rigueur apparente avait dû confirmer à mes propres yeux l'alibi que je me donnais d'une recherche légitime.

En fait, je tremblais de tout mon corps.

Qu'on imagine ! Ce que Philippe appelait par désinvolture *les iris crevés* et leurs paupières verticales, aspirant comme pour s'en ranimer l'exaltation croissante du timide Avatar... Là en vérité où nos quêtes de la beauté s'exacerbent en son contraire, où la perfection se scarifie, où le parfum devient odeur et la santé de la chair écorchure...

(Cent fois par la suite, espérant l'apprivoiser par l'écriture, je tenterais d'exorciser l'envoûtement de ces minutes éhontées passées devant le mémorial d'Eros, à la recherche de L. Mais l'œil sexe m'en poursuivrait à chacune de mes lignes, y traquant moins la honte désormais que le ridicule. Cent fois je déchirerais mes aveux pour excès ou pour insuffisance.

Je m'étais si peu préoccupé de *cela* jusqu'alors, persuadé que l'art, comme d'habitude, y remédierait ... Ce que je vivais mal, je me sentais tellement mieux à l'écrire ! A faire acte, à défaut de faire œuvre, du refoulement de mes envies. Mais ici l'œil ressurgirait, échappé de mes murs, au cœur même des paragraphes. D'où chaque fois ce saccage de mes brouillons, à me demander si j'évoluais dans le bon espace et dans le bon temps, au fil de son cours nécessaire ou au débord de l'histoire...)

Deux longues heures avaient dû s'écouler ainsi, sans que je m'en rende compte. En fait, je ne m'étais résolu à ranger l'album sur son étagère que contraint par le retour de mon compagnon.

Philippe était maussade. Contrairement à ce qu'il avait espéré, il lui faudrait encore attendre plusieurs jours avant d'être libéré de son appareillage. Il ne pipa mot tout le temps qu'on le réinstallait sur son lit d'infortune.

Dès que les infirmiers furent partis, un peu pour combler le silence et parce que je n'en pouvais plus, je sortis les photos qu'il disposa autour de lui...

On connaît la suite...

Quand j'eus terminé le récit embrouillé dont j'ai déjà si longuement parlé, Philippe avait soufflé plus que dit :

- Toi, tu n'as pas besoin du soleil pour t'aveugler...

Il avait à nouveau regardé le cliché au reflet, puis la mauvaise reprographie de la carte d'identité - que j'avais sortie de ma poche comme on brandit une preuve.

S'il ne lut pas dans mes pensées, du moins dut-il en reconstituer le cheminement : je n'eus pas besoin de lui avouer les soupçons que je n'avais cessé d'entretenir:

- D'accord, c'est ma faute ! J'étais sur un coup depuis trois mois. Tu connais la bête... La fille était libre en avril et je comptais la rejoindre à **. Mais tu vois T m'accordant des RTT en pleins congés de Pâques sans solution de secours ?... Tu aurais été aussi fou que moi, mon Avatar : un cul !...

J'ai toujours envié à Philippe la façon directe avec laquelle il évoquait ses liaisons, moi qui avais le mal qu'on sait à parler de ce que mon père appelait, lui, mes égouts...

- Devine à qui j'ai pensé ! Je n'ignorais évidemment pas ton faible pour Nerval. N'oublie pas non plus que tu étais raide ! Excuse-moi, mais ton *oui* était le prix de cette folie...

Son accident puis la lente reconstruction de *la bête* avaient bien sûr tout remis en question... L'exigence n'en demeurerait pas moins vis-à-vis de l'agence de présenter à T un remplaçant de confiance. Quant au *coup* manqué, à quoi bon m'en instruire ?...

- Voilà, tu sais tout... Elle, en tout cas, (il caressait du bout du doigt la photo d'identité) je te jure bien que je ne l'ai jamais vue. Beau *timbre*, je te l'accorde, mais pas vraiment mon genre...

Ainsi associé à sa philatélie toute personnelle, ce *je te l'accorde* d'un si improbable beau-père avait quelque chose de saugrenu.

- D'ailleurs, tu devrais le savoir...

Il s'était à demi tourné vers le mémorial et je rougis, mais force m'était de le croire.

De fait, je n'avais pas retrouvé les initiales de L dans l'album. Pour ajouter à ma confusion, par delà mes craintes et en dépit de ma jalousie, est-ce qu'au fond de moi je ne le regrettais pas un peu ? comme si la découvrir épinglée là m'eût été malgré tout une sorte de revanche et un semblant de possession...

L'album à cet instant et plus que jamais *me regardait*... Philippe jouait la provocation :

- Il est au moins quelque chose qui ne ressemble pas à l'Avatar que je connais. Toi qui te lamentes de n'avoir aucun

don pour les langues, voilà que tu sais lire tout à coup, sans hésitation ni doute possible, dans les yeux des femmes ? sans même y soupçonner le *faux ami*...

Philippe, il va de soi, n'adhérait pas au postulat de ce que je lui dépeignais comme une passion réciproque.

Comment eût-il accepté que le désir lu dans les yeux de L fût la seule évidence de notre aventure ? la seule en vérité qui dût encore à ce jour préserver sa cohésion. Je m'étais donc convaincu, malgré son indifférence et sa claque finales, qu'un chemin sans alternative ni discontinuité me conduisait à elle?...et que sur cette lancée le destin forcerait sa porte ?...

Mon inquisiteur croyait sans doute, en me soumettant à la question sous l'intimidant regard du registre, qu'il parviendrait à discréditer cet autre regard, à modérer tout du moins la certitude que j'affichais. Mais je tins bon.

Ce fut un peu plus tard, comme parlant d'autre chose, que j'osai manifester à ce sujet le seul reliquat de doute que mon désir m'accordait encore :

- Et K au fait ? Qu'est-ce qui te préoccupait tant l'autre soir ?

Philippe se fit plus grave. K, m'avoua-t-il, souffrait d'une dégénérescence maculaire, une opacité dans l'œil gauche qui déformait insensiblement les contours.

- T l'ignore, mais il ne devrait pas conduire. Il m'a juré qu'il voyait encore suffisamment et j'ai toute confiance. Je le connais depuis longtemps...

Il ajouta :

- Tu vois, il n'y a pas que ton ego, mon Avatar, à connaître sa tache livide...

*

* *

Nos confidences mutuelles m'avaient quelque peu soulagé. Encore fallait-il que les choses soient écrites.

Les deux relations tentées à ce jour de mon périple en Valois me laissaient le même goût d'inachèvement que l'aventure elle-même. L'une, aux *Cèdres*, avait été parfaite à sa façon, mais mensongère... La dernière, square Botzaris, d'une telle confusion que Philippe avait eu du mal à me suivre. Pour y croire, pour qu'elles *soient*, je me devais de rétablir l'ordre et la vérité des choses.

Il conviendrait déjà de clarifier le récit que j'avais si mal fait... Si le chemin existait bien qui menait jusqu'à L, il me semblait juste qu'un juste écrit mène jusqu'à lui. Non certes que je n'en appréhende les difficultés. Non sans risquer aussi, m'efforçant de verbaliser les signes du réel, d'en effacer la pertinence. Mais j'étais alors si certain de réduire tour à tour les obstacles !

Je commençai par fixer des repères. Ma plus grave erreur ayant été, pensais-je, de raconter d'instinct, sans distinguer les faits avérés des impressions et des désirs, il suffirait de tout recadrer. Rien apparemment d'insurmontable...

Et pourtant si.

Comment, par exemple, sans faire appel à d'autres témoins, permettra-t-on jamais à qui n'a pas vécu les événements rapportés d'y reconnaître le vrai du vraisemblable ?

Et si d'autres témoins pouvaient seuls établir cette distinction, comment prétendre au juste écrit sans m'adresser à eux seuls ?

C'était à L, je le sus dès cet instant - avant même qu'un nouvel événement capital ne m'y engage - que je destinais le récit projeté. Parce que seule, me persuadais-je, la lecture que L en ferait pouvait le *rendre juste*.

Pour autant, je n'étais pas au bout de mes peines.

Commencer par le commencement - soutenir en l'occurrence que son regard, à Chaalis, était à l'origine de tout - eût témoigné d'emblée d'une belle impertinence. Commencer ailleurs ? mais par où ? et commence-t-on jamais ...

(En vérité, la seule de mes tentatives d'écriture dont je pus me résoudre à ne pas tout rayer dès la relecture concernait

notre conversation de Senlis. Pâle victoire parmi tant d'échecs, et qui ne devait rien au hasard...

C'est que tout est indicible de ce qu'on a vécu sauf les phrases dites, car elles appartiennent déjà au langage. Quelques unes de celles prononcées par L dans les jardins de la chantrerie s'étaient gravées dans ma mémoire. Seules demeuraient ainsi sur ma page caviardée, frêle armature de ce qu'il me fallait restituer, les rares paroles de ma destinataire.

Ces espiègleries jaillies d'elle-même, pour qu'on en rie ensemble, jouées plus que pensées peut-être, n'en constituaient cependant que le texte. Sans doute y reconnaîtrait-elle sa voix même si, hors champ, ce n'était déjà plus tout à fait la sienne. Mais comment dire la nuit qui en tramait le décor, le mouvement de navette qu'y imprimait le passage des gens, les cinq rangées de charmes où s'arrêtait le monde ?...

Et dans quel ordre quand le bonheur et l'espace n'ont pas d'ordre ?)

J'en étais là de mes sempiternelles *quadratures* lorsque intervint l'évènement.

La lettre de L m'attendait à l'agence, dans le même casier de Philippe où j'avais trouvé les photos anonymes quelques jours plus tôt.

*Cher J**

Je vous dois une explication, je crois...D'abord, soyez-en bien sûr : cela faisait longtemps que je ne m'étais sentie aussi libre, aussi heureuse, que ce soir de notre conversation interrompue. La douceur de la nuit, la drôlerie des gens y ont leur part, et vous-même je vous l'avoue...Sachez-le : je ne me suis pas enfuie. Les circonstances n'ont pas voulu que je vous parle, simplement (...)

Les circonstances... Une vitre de ses fenêtres avait été brisée lors du sablage de son immeuble. Prévenue, elle était rentrée d'urgence, peur d'un vol ou de dégâts ultérieurs plus conséquents. Elle avait découvert trop tard mon message sur son agenda. Elle s'en excusait comme elle excusait ma jeunesse.

Et c'était tout - ou presque : un carreau cassé sur fond de vagues regrets... Rien de ses désirs, ni de ses sentiments, ni de ses intentions. Mais le seul fait de sa lettre m'était un tel encouragement qu'une fin de non recevoir brutale m'eût à peine ébranlé.

Je me disais que ses silences y étaient une rouerie envers elle-même, une sorte de jeu - de ceux qui consistent à se cacher l'essentiel sous la banalité des circonstances... Elle aussi, peut-être, avait la hantise de la faute. Peut-être aussi la même expérience intime que ce à quoi on aspire ne saurait se satisfaire de mots : quelle correspondance permit-elle jamais de dire le *vif* du désir? S'y montrerait-on plus roué que L, c'était de ces jeux dont nul ne peut deviner la régulation réelle. Ni qui joue quoi.

Elle ignorait au fond qui j'étais. Je ne savais d'elle à coup sûr que son regard... Inconsciente ou calculée, comment sa réserve n'eût-elle pas été légitime ?

Je retenais en revanche - je retenais surtout - qu'elle répondait aux autres questions que je m'étais posées, dissipant sans doute un peu du mystère qui l'entourait - mais avec lui tout ce qui me la rendait encore inaccessible...

Il ne fallait voir aucune provocation, par exemple, dans son désintérêt pour mes commentaires érudits - désinvolture qu'elle me priait de lui pardonner. C'est qu'elle n'était là, disait-elle, que par hasard, pour échapper au bruit et à la poussière des travaux sous ses fenêtres. Elle n'avait nulle part où aller. Passant devant la vitrine de l'agence, elle y avait simplement trouvé cette opportunité d'un peu d'air et de silence...

Rira-t-on de moi ? Les justifications de L m'étaient si douces, elles répondaient si bien à mes attentes, me *devinaient* si bien, qu'elles me semblaient un peu comme ces expertes caresses qui assouviennent des désirs secrets, et exigent d'autres caresses en retour... Il n'était pas jusqu'à sa conclusion si convenue, et de prime abord si décourageante : *Ne cherchez pas à me revoir !* qui ne résonnât en moi comme l'ultime et feinte dénégation de l'amante qui se refuse pour mieux se donner.

Non ! chère L, pensais-je alors, je ne chercherai pas à vous revoir. Pas encore. Mais je vous répondrai, puisque vous ne me l'interdisez pas. J'entrerai dans votre jeu. Le récit que je projetais de notre rencontre n'attendait que ce prétexte.

L'idée n'était certes pas de fanfaronner, comme je l'avais fait avec Brice. A fortiori de m'emprisonner par scrupule dans les mêmes engagements intenables. Elle n'était pas non plus de quelque registre où je restituerais et sauverais nos souvenirs...

Mon courrier ne serait ni si platonique ni si naïf : le modèle s'imposait plutôt à moi de ces échanges complices où la sensualité se dissimule sous l'alibi de l'anecdote. Si occultes qu'il ne sera possible de les décrypter qu'en les relisant au travers de caches, ligne à ligne, sans cependant méconnaître ce que chacune taira encore d'attendus inconnaissables... Je rêvais de pages qu'on n'en finit pas de déshabiller.

Comme je m'en confessais, Philippe n'avait pas manqué de bondir :

- Que c'est romanesque ! et si romantique ! Une idylle épistolaire à l'heure des boîtes vocales et du texto...

On venait enfin de briser ses derniers plâtres. Encore une semaine de kiné, quelques étirements quotidiens, il serait à nouveau libre comme le vent. Même sa colère exultait.

- L'expérience de Brice ne t'a pas suffi ? Laisse tomber ! Tout cela *suinte* la fille à histoires...

Il tenait la lettre de L à contre-jour, du bout des doigts, la tournant comme il avait fait avec la cellophane du mémorial en disant : *ou l'Art...ou malgré Lui*.

- J'ai peut-être besoin d'histoires...

- Tu as besoin d'histoires vraies ! Celle-là, crois-moi, tu l'enterres... Tu ratisses au-dessus pour effacer les traces...

Cher Philippe ! Est-ce que ce n'était pas justement cela, l'idée ? Effacer l'histoire, oui ! puisque écrire désincarne les histoires. Mais comme on cultiverait un champ au-dessus d'une ville enfouie, sachant qu'un regard, un jour, en retrouvera les sanctuaires à des rectangles d'herbes jaunies. Et moi, je creuserais

mes sillons en attendant le regard...

Le souvenir me traversa de l'avenue J, avec la jeune Roumaine. Comme si les rôles ici se trouvaient inversés. C'était entre L et moi, pensais-je, que s'amorçait un dialogue dont mon compagnon était exclu, lui qui n'avait jamais appréhendé que le lisse, l'efficace, l'immédiat des langues...

Comment connaîtrais-tu cette émotion-là, Philippe ? On guette le message. On croit le saisir. Mais ne devient-il pas évident que l'évident s'effrite ? Ne pourrait-il pas en suinter ce que le vrai et le faux voudraient empêcher d'*être ainsi* ? L quant à elle, j'en étais sûr, devinait les failles et l'impertinence du lexique, elle qui avait si bien exprimé ce que des mots ne feront jamais que mal traduire. Ce que chacun d'eux nous contraignait à dire pourtant, ne l'avait-elle pas voulu ? N'avait-elle pas tourné vingt fois ses phrases pour qu'à défaut de désirs saisissables y demeure la trace de ce que j'avais éprouvé comme une caresse ?

Mon compagnon eut beau faire, mon projet de correspondance prenait corps. Simplement, au lieu du compte-rendu fidèle auquel j'avais d'abord songé, je me promettais les plaisirs d'un parcours plus vagabond... J'y *déborderais* sans doute, cher Philippe, mais en jouissant cette fois de mes débordements...

Jamais je ne m'étais connu pareille détermination.

Ma seule véritable inquiétude était que L se méprît trop tôt sur mes enjeux. Qu'elle répondît surtout à mon premier envoi par un « *ne m'écrivez plus !* » qui cette fois eût été sans appel. Pour cela, sans doute, aussi pour me laisser plus longtemps cette délicieuse liberté de pouvoir indéfiniment recommencer l'histoire, je remis à plus tard d'expédier mes courriers.

J'avais le temps, pensais-je.

Rien ne m'empêchait de tout écrire d'abord. Quitte à lire chaque étape de mon travail à Philippe en dépit qu'il en ait, Philippe qui ne comprendrait pas - dont j'aimais à penser qu'il ne comprendrait pas - et qui me ferait dès demain les mêmes sempiternels reproches :

- Qu'est-ce que tu veux que j'en pense ? Tu cherches à tout justifier, tu généralises, tu dis *nous* pour te défausser... Tu te masturbes sans même t'en rendre compte ...

Me voyant pâlir il s'excuserait, comme toujours.

Je n'étais que trop habitué avec Philippe. N'était-ce pas lui le premier qui m'avait initié à cette trahison des confidences ? A ce double jeu des confessions qui les empêche de nous dire en toute innocence, et les force toujours à dire autre chose !

Mais que craindre de cette autre chose qui nous trahit en douce ? Quel mal à ce qu'il s'y avoue ce que nous savons en nous d'impudique ? Ces vérités que nous voudrions parfois glisser sous de la cellophane pour ne pas leur faire directement face, n'était-ce pas *mon idée* que L y accède sans équivoque ?

- Tu veux une vraie critique ? Et la plus appropriée à ce que tu appelles ton *idée* ? Raconte avec tes yeux, ton nez, tes couilles... mais n'intériorise pas, Avatar ! ne moralise pas ! ne commente pas ! Plus d'*idées*, par pitié ! plus d'idées !...

Philippe ouvrirait la fenêtre. L'odeur des Buttes chasserait en pénétrant les derniers relents de pharmacie.

Il ferait maintenant de grands moulinets autour de la table, tout à l'ivresse de son corps libéré. Et moi, qui avais usurpé quelque temps son rôle, j'aurais l'air en regard de me recroqueviller. De me replier dans mes lettres - dirais-je : à ma vraie place ?

- Et débride-moi tout ça, nom de Dieu !

J'émettrais alors une drôle de protestation. L'une de ces formules venues d'on ne sait où, qu'on prononce dans l'urgence pour avoir le dernier mot à tout prix, et qu'on serait bien en peine de s'expliquer à soi-même. Je m'entendrais répondre :

- A moins que les idées aussi ne se déshabillent...

Et j'en serais aussi interloqué que lui.

*

* *

Deux semaines s'étaient écoulées.

Le voyage prévu par l'agence autour d'Illiers avait été annulé faute de candidatures. Mais c'était le principe en soi des vagabondages, qualifié d'*erreur commerciale* par nos hautes instances, qui était bel et bien remis en question. T le premier s'en trouvait désespéré, et je n'avais rien su lui objecter lorsqu'il m'avait annoncé la nouvelle - et mon remerciement probable - en m'assurant la main sur le cœur du plus sincère des regrets.

Alors préoccupé par mes confessions personnelles, j'étais plutôt soulagé. La quête proustienne m'eût-elle concerné de près, reconnaissons que je ne lui avais pas voué tout le temps nécessaire. N'aurais-je pas dû m'excuser de même auprès de T de ce que ma vacation entière fût un tel malentendu?...

Philippe m'avait remplacé. Encore nous étions-nous mis d'accord pour que je bénéficie quelque temps des privilèges liés au poste. C'est ainsi que je m'étais permis, dès le lendemain, d'emprunter une dernière fois la voiture de fonction.

Mon récit était à cette époque presque achevé sans vraiment me satisfaire. J'avais beau me persuader que Philippe ne me reprochait au fond que d'y être moi-même jusque dans mes défauts, ses critiques étaient trop justes pour ne pas me hanter. Je ne parvenais pas davantage à sceller au sein de mes pages la complicité entre L et moi que je m'étais promise.

Etait-ce l'un de ces doutes qui s'empare de vous par surprise comme un remords ? ou cette idée absurde que l'*erreur* dont s'était réclamé mon employeur n'était pas uniquement commerciale ? j'avais éprouvé le besoin de refaire le circuit sans en négliger aucune étape, comme si quelque chose avait pu m'échapper.

Je m'étais ce matin-là rendu à Chaalis. Pour m'y restituer le regard de L, je suppose, là où le car et ma vie avaient viré de bord. Mais aussi, dans l'abbaye, pour lire à mon tour ce que les autres avaient lu de si étrange sous la buée des vitrines.

Vainement, on le sait déjà.

Comme si tous avaient dû voir ce qui me demeurerait

invisible, quand moi seul avais vu ce qu'ils ne voyaient pas.

L'humiliation m'était revenue de ce matin, dans le jardin de Loisy, où mon père m'avait surpris de sa fenêtre alors que je me croyais seul. Sans doute ne m'avait-il rien dit sur l'instant, sinon du regard justement, mais il est des *points noirs* qui vous aveuglent à vie... Chaque jour alors l'obsession renaît de ce fantôme du passé qui vous suit et vous lit : peut-être ici, à l'instant présent, pour vous espionner, reste-t-il posté derrière ce rideau... Et vous savez qu'il sera impossible de vous en défaire.

Tout ce qu'avait pu me valoir cette mésestime originelle de terreurs, d'échecs ! et cette emprise que les regards ont sur moi, faute de croire en ce que les mots veulent dire...

Ici même, dans ce musée... A n'en constater que les yeux exorbités, j'en étais venu à considérer que la stupeur de mon auditoire avait eu une cause on ne peut plus matérielle. Mais qui sait ? peut-être était-elle justement de ne rien découvrir dans ces vitrines, en mire de mon doigt facétieux. Ainsi n'y aurait-il jamais eu d'émotion dans ces regards-là, ni d'étrangeté dans ces lettres pâlies qui ne fût, comme toujours, de ma faute...

J'avais refait le trajet comme on met au propre...

J'avais à nouveau parcouru les manuscrits et les salles du legs Girardin, souhaitant et craignant à la fois que ma mémoire, déjà, ne m'embrouille sur l'exactitude et des postures et des emplacements. Je m'étais même efforcé de marcher sur mes propres pas : les rares visiteurs durent être stupéfaits, j'imagine, de me voir entrer seul à reculons dans la galerie du premier étage, pour m'y retourner comme je l'avais fait, si théâtralement, face à mes compagnons...

Mais aucun n'était plus là. Ni les *sœurs V*, ni *Daddy long legs*, ni la *marquise*, ni le photographe anonyme qui nous avait figés dans de drôles de situations - et moins encore l'absente de tous les absents... Le soleil aussi faisait défaut en ce début d'été, et avec lui le pavement d'œuvres éclatantes qui m'avait tant surpris. Le souvenir de mon histoire passait en moi comme les couleurs passent.

A croire que je n'étais revenu ici, sur ce que mes lectures d'adolescent appelaient *le lieu du crime* - celui où dit-on le coupable aime à rôder - que pour décidément m'y sentir coupable envers et contre le monde entier. Sinon quoi ? On y avait tout effacé des indices. Nulle preuve désormais, nul témoin, nulle trace de L, nulle victime en somme. Et si ce n'était cette fausse bonne idée, dirait Philippe, cette idée folle, cette idée fixe qui me taraudait de répondre par mon récit à sa lettre, nul crime...

Philippe savait qu'écrire alors ne peut être qu'une manière de se cacher ses erreurs, de dénier que tout fut rêvé, que le souvenir de l'illusion, même si lui est vrai, malignement, se disloque en pieux mensonges... Et malgré tout, de crainte en fait que tout s'efface, je m'obstinais. Car ce qui est écrit demeure à jamais plus irréfutable que ce qu'on vit.

J'allais quitter Chaalis sur ces considérations de pacotille lorsque j'avais aperçu l'infirmier en contrebas.

Le livre avait tout de suite attiré mon attention qui tenait en équilibre sur une aile brinquebalante de la voiturette : l'homme, ou son compagnon, avait dû le poser là pour s'installer dans le véhicule, puis l'avait oublié...

J'avais cru reconnaître le *mémorial*. Mais peut-être n'avais-je fait le rapprochement que parce que l'appareillage de l'invalidé, sa silhouette de torturé, avaient subrepticement convoqué le souvenir de Philippe...

Je n'y pensais plus guère lorsque, gagnant la sortie, j'avais retrouvé le volume près des sphinges. La voiturette et ses occupants avaient quant à eux disparu depuis longtemps.

Ce n'était en fait qu'un vieil in-octavo sans grand intérêt, pour autant que je pusse en juger. Bizarre seulement par son format, sa typographie incertaine et - surtout - cette tache récurrente, page après page, de caractères plus pâles, comme en produisaient jadis les galées mal encrées...

C'est alors que l'idée me vint - nue encore.

Le soir même, je m'employais à mettre en œuvre ce qui dans mon esprit balayait tous les obstacles.

De prime abord, ce qu'on appellera par commodité l'idée du regard n'offrait rien que d'assez banal. Elle consistait à insérer dans le corps même du récit que je destinerais à L un second texte distinct du premier qui s'y fondrait cependant sans nuire à sa lecture : une petite page dissimulée dans la grande.

Chacun sait qu'on trouve de semblables messages secrets dans bien d'autres courriers soucieux de se protéger des indiscretions. Rien là d'exceptionnel. Quant à ce qu'il convenait d'y révéler de si intime ou si grave et qu'on lirait d'abord sans y prendre garde, comme on voit le jour sans le regarder, je l'ignorais encore. Seul s'imposait le procédé dont dépendrait sa lecture : une fenêtre découpée dans un cache serait la seule voie d'accès au texte invisible - trappe où s'enfuir en vérité de l'histoire...

Les artifices, aime-t-on croire, ne conviennent guère à l'expression des sentiments. Mais il était dans celui-ci trop de convergences avec mon propos. D'abord, je n'ignorais pas que le mot *regard* désignait de semblables ouvertures destinées, dans le châssis d'une machine, à faciliter l'accès de ses entrailles. Cette ambiguïté ne pouvait pas me déplaire. Et puisque je restais libre par ailleurs de disposer ce regard machinal à ma convenance en chacune de mes pages, rien ne m'interdisait de choisir l'emplacement qui m'avait tant obsédé tout au long de ces semaines : celui de L dans l'autocar, telle qu'elle m'apparaissait chaque jour depuis mon strapontin d'accompagnateur. Bien des cadres moins précisément rectangulaires que mes feuillets ne m'avaient-ils pas déjà cent fois, non sans violence, imposé ce souvenir de mon parterre ambulant ?

Mon premier soin fut donc de tracer sur l'un de mes brouillons le quadrillage qui me parût le plus conforme au plan du véhicule, tel du moins que je pouvais l'appréhender lorsque, selon le mot de Philippe, je tournais le dos à la route. Soit cinq colonnes de même largeur (deux de sièges à main gauche et deux à droite, séparées par l'allée centrale) et cinq rangées également distantes pour figurer les places respectives de tous les occupants. Celle de L - si l'on comptait alors à partir du haut de la page ou, si l'on

veut, du fond du car jusqu'à moi-même - correspondait à la quatrième case du deuxième rang. J'en grisai alors l'étroite surface avec le doigt, à défaut d'estompe.

Certes, le sens des quelques mots ou segments de mots que le hasard venait d'isoler dans ce que j'appellerais désormais *mon regard* ne présentait à cet instant qu'une piètre cohérence. Pour le rendre intelligible et préserver tout à la fois la lisibilité de mon récit, sans doute conviendrait-il page après page de faire mille corrections. Les difficultés que j'y rencontrerais valaient-elles cependant d'entrer en ligne de compte devant l'enjeu ?

Ni ma lettre ni, bien sûr, son occulte message n'avaient été convenus entre L et moi. Si le mécanisme n'en était pas trop visible elle pénétrerait sans malice, faute d'y coller le cache, dans ce regard qu'elle eût pourtant pu contrôler, puisque jamais il ne cesserait d'être présent sous ses yeux de lectrice. Incontestable et sans conteste voulu, car le hasard ne saurait produire de telles coïncidences...

Avant de l'admettre - à plus forte raison de pouvoir lui reconnaître un sens - elle devrait même en lire tous les termes dans l'ordre exact de leur lecture. Au point que plus tard, lorsque l'évidence lui en apparaîtrait avec l'exigence, elle ne pourrait nier l'avoir lu.

Mais ce n'était pas le seul intérêt du procédé.

L'aventure malheureuse de ces dernières semaines m'en avait donné l'expérience : on espère toujours que la révélation de leur nécessité, d'une quelconque manière, nous disculpera des erreurs commises. Je me disais qu'il n'est sans doute aussi de lecture si manifestement anecdotique - et si ennuyeuse - qu'on ne mène à son terme sans aspirer à quelque bouleversement final qui lui redonnera sens et la justifiera... Non seulement ma lectrice aurait bel et bien lu dans mon regard, fût-ce en toute inconscience, il lui faudrait aussi reconnaître qu'elle n'avait jamais cessé de désirer ce qu'elle devait y lire.

Sans doute mon cher Philippe rirait-il ici de bon cœur. Cela ne me ressemblait-il pas jusqu'à la caricature de vou-

loir à ce point forcer la vie pour la rendre à la raison ? N'étais-je pas en train de refaire l'histoire en y ménageant rien moins qu'un *cadre* - je l'entends déjà s'esclaffer : un *cadre* ! - où contenir les pensées du bas-ventre ! Mais après tout, qu'aurait-il à redire si ce renversement des rôles qui pouvait me rendre l'initiative d'événements si troublants me soulageait mieux que ses sarcasmes et ranimait mon orgueil ?

Force nous est d'admettre que telle est souvent notre honte que la vérité cesse d'y paraître une ultime consolation... Je savais bien que la tâche accablante et dérisoire à laquelle je m'exposais n'aurait pas cette lénifiante fonction des confidences. Mais je voulais espérer qu'à creuser ses regards, l'écriture - vouée au labeur - remédierait mieux à l'écroulement de mes murs, au saccage de mon espace et au débord de mes égouts...

Je n'ignorais pas non plus le prix de cette reconstruction. L'exigence de préserver sa cohérence et sa continuité m'obligerait sans doute, en regard du regard, à modifier le récit qui menait jusqu'à lui. Non sans risquer d'en effacer tour à tour les repères. Ma destinataire elle-même, peut-être, n'en reconnaîtrait plus tout à fait le décor, les gens, les circonstances... Peut-être au pire ne saurait-elle jamais que L, c'était elle. Ni qui j'étais. Je ne sauverais nos si platoniques échanges de l'anecdote qu'en les rendant méconnaissables.

Mais ne devait-il pas en être ainsi ? L'impertinence des mots ne nous contrainst-elle pas toujours à dire autre chose que ce que nous voudrions leur faire dire sans équivoque ? Et la plus sincère des confessions ne m'eût-elle pas voué tout de même au malentendu ? Encore nous reste-t-il possible de vouloir cette méprise que les mots veulent. A n'en considérer que la lettre, nul alors ne peut nier que tout est vrai, malgré tout, de ce qui est écrit.